

Robert FARELLY

# GRACE SUFFISANTE

**27-28** LES CARNETS DE CROIRE ET SERVIR

# LES CARNETS DE CROIRE ET SERVIR

- N° 1 — *La Nouvelle Naissance*, par Wim MALGO  
*Traduit de l'allemand* par P. de Mestral-Demole
- N° 2 — *Héritiers de Dieu*, par André THOBOIS  
*Préface de David Barnes*
- N° 3 — *Le Lit et la Couverture*, par Ch. SPURGEON  
*Traduit de l'anglais, préface d'Alfred Somerville*
- N° 4 — *La Mission d'Évangéliser*, par Jules THOBOIS  
*Préface d'Henri Vincent*
- N° 5 — *Gagneurs d'Ames*, par Dawson TROTMAN  
*Traduit de l'anglais, préface de George Clark*
- N° 6-7 — *Pourquoi j'ai quitté le catholicisme*, par Luis PADROSA  
*Nouvelle traduction de l'espagnol, par J. Danet*  
*Préface de Jean-Paul Benoit — Carnet double*
- N° 8 — *La Joie, notre Devoir*, par Alexandre VINET  
*Préface de Roger Chérix*
- N° 9-10 — *J'ai choisi le Christ*, par TRAN THUYEN  
*Préface de René Pache — Carnet double*
- N° 11 — *Évangélisation et Réveil*, par C.-E. MATTHEWS  
*Traduit et adapté de l'anglais par Robert Somerville*
- N° 12 — *Celui-ci est le Christ*, par André THOBOIS  
*Préface d'André Adoul*
- N° 13-14 — *Prêchez la Parole*, par Maurice FARELLEY  
*Préface de V.-E. Veary — Carnet double*
- N° 15-16 — *Persécuté mais vainqueur*, par J.-M. RASOOLI et C.-H. ALLEN  
*Traduit de l'anglais par J. Granger. Préface de Tran Thuyen — Carnet double.*
- N° 17 — *Avez-vous la foi ?* par Jean WCERNER
- N° 18 — *Eternelle nouveauté de l'Évangile*, par Billy GRAHAM  
*Traduit de l'anglais par Robert Somerville*
- N° 19 — *Vivre en chrétien*, par Joseph DANET
- N° 20 — *Le Salut pour tous*, par Frank MANGS  
*Traduit du suédois par S. Andréason*
- N° 21-22 — *L'Évangile en paraboles*, par Robert SOMERVILLE  
*Carnet double.*
- N° 23 — *Le pseudo-disciple*, par Georges VERWER  
*Traduit de l'anglais.*
- N° 24 — *Des illusions à la Réalité* par Lucien CLERC
- N° 25-26 — *Le mystère du Christ*, par Jean-Paul-BENOIT  
*Carnet double.*
- N° 25-26 — *Le mystère du Christ*, par Jean-Paul BENOIT  
*Carnet double.*

La parution de quatre Carnets simples (ou leur valeur) est prévue chaque année. Il est possible de s'abonner à l'ensemble de la série. (Voir page 3 de la couverture.)

Robert FARELLY

# GRACE SUFFISANTE

**27-28**

**LES CARNETS DE CROIRE ET SERVIR**  
123, Av. du Maine, PARIS 14<sup>e</sup> - 48, Rue de Lille, PARIS 7<sup>e</sup>  
PARIS 1970

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

## Avant-propos

*Les récits de ce « Carnet » n'ont pas de lien particulier entre eux, si ce n'est qu'ils mettent en évidence, chacun à sa manière, que la grâce de Dieu, comme au temps où le Seigneur le disait à l'apôtre Saint Paul, est toujours suffisante<sup>1</sup>.*

*Plusieurs de ces textes ont déjà été publiés dans les pages de notre journal. D'autres sont inédits. Tous ont cependant été revus par l'auteur.*

*Est-il besoin de présenter ce dernier ? De nombreux ouvrages sont dus à sa plume. Des méditations comme « Ames grises », des biographies comme celles de John Bunyan, de William Carey, des histoires comme son récent ouvrage « Noël à la chandelle » et toute une série de romans bibliques ou historiques depuis le jour où il publia « La robe sans couture » ont porté le même message de l'amour de Dieu à travers le monde.*

---

<sup>1</sup> II Corinthiens 12 : 9.

*Croire et Servir a certainement une dette de reconnaissance toute spéciale envers Robert Farelly. D'abord parce que dans les années 1923-24, il fut le premier rédacteur du bulletin de la jeunesse baptiste : Croire et Servir qui, après la seconde guerre mondiale allait se développer en journal d'évangélisation. Ensuite parce que depuis 25 ans il a été l'un des collaborateurs les plus fidèles — peut-être même le plus apprécié — de notre journal.*

*Nous pensons que la meilleure façon de lui témoigner notre reconnaissance est encore de faire connaître largement, par le moyen de ces textes, la grâce incommensurable de son Seigneur, le Christ vainqueur.*

*A. Th.*

## Côte sauvage

La côte sauvage. La mer y est toujours tourmentée. A contempler la falaise déchiquetée, on ne cesse de ce demander si c'est la terre qui envahit l'océan en pointes hardies, ou si c'est la vague qui mord et ronge le granit, en une fureur jamais apaisée. Les hommes du pays ont eux aussi quelque chose de rugueux et de sauvage. Ils vivent dans une sorte d'univers à eux, amphibie comme ils le sont eux-mêmes, et sur la frontière sans cesse menacée de la vie et de la mort.

A la recherche de jouissances rares, Etienne s'était égaré parmi les promontoires, les criques, et les sentiers téméraires de la falaise. Il aimait la solitude, la beauté de la nature, la violence des éléments, le vent qui fouette le visage et cette sorte d'exultation intérieure qui saisit l'âme quand elle se trouve hors de l'univers recomposé par l'homme pour son usage ou son plaisir.

Il venait d'apercevoir au bas de la falaise particulièrement haute, abrupte et sauvage en cet endroit,

au fond d'une crique où quelques maisons se laissaient apercevoir comme insérées dans les rocs, une sorte de port, infime par les dimensions, ou quatre ou cinq barques avaient été tirées sur le sec. Où donc les hommes allaient-ils s'installer ! Ou bien étaient-ce des ermites ? L'idée lui en vint — et d'ailleurs elle le fit sourire — quand il eut aperçu, scellée sur un rocher fort avancé dans les flots, une croix de fer.

Il ne sont pas tout à fait des sauvages, se dit-il. Cette croix est le signe d'un minimum de piété. Mu par la curiosité, il descendit, à grand péril lui sembla-t-il, tant les pierres étaient traîtresses sous les pas de l'homme, jusqu'aux maisons.

Il avisa un homme, un vieux, qui, assis sur le seuil de saasure, rafistolait un filet. Après quelques mots de parfaite banalité, il lui demanda : pourquoi cette croix, là-bas sur le rocher ? Est-ce en souvenir d'un accident ?

L'homme fut un long moment avant de répondre, moins à cause de sa chique dont un instant il ne sut que faire, que pour une raison qu'apparemment il n'avait cure d'exprimer. Il finit par donner un grognement qui évidemment était affirmatif.

— Un accident n'est pas étrange en un tel endroit, fit Etienne, sentencieux. Quand souffle la tempête, tout doit être passablement bouleversé par ici. Qu'est-ce que c'était ?

— Une barque avec trois hommes. C'était il y a dix ans. Je prenais encore la mer, plus maintenant.

— Les trois hommes sont morts ?

— Non.

Etienne se dit : alors, pourquoi cette croix ? Mais il ne posa pas la question, le bonhomme semblant décidé à ne pas se répandre en confidences. Après avoir craché son jus de chique, il se leva et s'en alla, tout simplement.

Etienne partit aussi. Mais quelque chose demeurait accroché à son esprit : la réticence du bonhomme à lui parler. Il avait semblé gêné comme si de dire qu'un accident avait eu lieu ici, qui aurait pu avoir des conséquences terribles, lui coûtait quelque chose.

Le promeneur se sentait tellement impressionné par l'attitude du vieux qu'il résolut de poursuivre son enquête. Une autre maison se dressait tout près de la première. La porte en était ouverte. Il entra. Une femme vient à sa rencontre visiblement interloquée : que lui voulait donc cet inconnu ? Celui-ci la rassura. Il venait, lui dit-il, ayant aperçu par hasard du haut de la falaise ces quelques maisons, voir comment on y vivait. S'il n'y avait pas indiscretion.

— Vous êtes jeune, il y a longtemps que vous êtes installée ici ?

— Non, répondit-elle. Deux ans, depuis que je suis mariée à Yves. Yves, c'est mon homme, un pêcheur.

— Alors, vous n'étiez pas là quand a eu lieu cet accident ?

— Quel accident ?

— Cette croix, là-bas... On m'avait dit qu'on l'avait plantée en souvenir d'un accident qui avait failli causer la mort de trois hommes. Ce sont eux sans doute qui ont dressé cette croix en signe de reconnaissance ?

— Accident si vous voulez. Moi, j'appelle ça un crime. Oui, j'ai bien dit un crime, ne faites pas l'étonné. Ça arrive, sur nos côtes, qu'on allume des feux... vous devinez le reste. Des naufrages, ça rapporte du butin, maigre le plus souvent, parfois plus riche.

— Ah, fis-je, je commence à comprendre. Des hommes d'ici ont planté cette croix : la croix couvre un grand nombre de péchés...

— Ils devaient bien ça au Bon Dieu...

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Enfin, si c'est là un signe de contrition collective et de repentir, on a bien fait de la planter au lieu du crime. Mais vous savez, ce n'est pas de cette façon-là que la croix sauve : c'est dans les cœurs qu'elle doit être plantée !

La femme regardait le visiteur d'un air ahuri. Visiblement elle était peu habituée à un tel langage. Etienne se dit : il y a bien de la superstition encore dans ces cœurs humains... Il s'en alla, après avoir salué la jeune femme. Elle a parlé, se dit-il parce qu'elle n'était pas là quand le crime a eu lieu : elle

n'en a pas ressenti la honte directement. Le vieux, lui, n'a rien dit : c'est qu'il en était !

Il s'arrêta un instant devant le spectacle à la fois terrifiant et exaltant de la mer vue de très près, à l'abri des rochers évidemment, et de la digue du port. Il évoqua le drame, la barque attirée par la flamme se jetant irrésistiblement sur les récifs. Mais, se dit-il, dresser un monument pour perpétuer le souvenir d'un crime, c'est assez cynique ; surtout si ce monument est une croix. Il est vrai que la croix du Sauveur est, elle aussi, un monument impérissable du péché de l'homme. A-t-on jamais vu crime aussi horrible ?

Comme il cherchait le chemin qui lui permettrait de remonter sur la falaise, il avisa une vieille femme assise sur le pas de sa porte. La mesure lui sembla plus misérable que les autres. Il donna à la femme un salut amical en passant. Il s'aperçut qu'un homme était dans la chambre à demi obscure. Un vieux lui aussi. Il pensa : ils ont dû être témoins de l'accident, comme disait l'autre ; peut-être ont-ils participé au crime, comme l'appelle la femme de là-bas. Voyons ce qu'ils vont dire.

— Madame, fit-il en s'asseyant sur une pierre, tout près de leur seuil, cette croix de fer, là-bas, plantée sur le rocher qui avance dans les flots, pour quelle raison l'a-t-on plantée là ?

— Monsieur, dit-elle, c'est en souvenir d'un grand sacrifice.

— Hein ! fit le visiteur interloqué. On m'a donné d'autres explications : un accident, un crime ; vous dites, vous, un sacrifice ?

— Monsieur, fit la vieille, quand l'accident s'est produit, qui était aussi un crime, les trois hommes se seraient noyés s'il ne s'était trouvé un homme parmi nous, oui, de ce village maudit, un jeune homme, pour risquer le tout pour le tout. L'horreur du crime qu'il avait voulu empêcher, les cris des malheureux qui criaient au secours... il n'a pas pu y résister. Il s'est jeté à l'eau et il les a sauvés, l'un après l'autre. Mais après le dernier, il s'est trouvé tellement las, ou peut-être la vague était trop forte, il est retombé... et on ne l'a retrouvé que le lendemain, monsieur, le corps déchiqueté par les rochers !

— Ah ! fit Etienne rempli d'horreur. On ne m'avait pas dit cela. Je comprends, maintenant, pourquoi la croix.

Il y eut un long silence. La révélation avait été brutale et Etienne arrivait difficilement à retrouver son assiette. Evidemment la croix maintenant avait repris toute sa signification. Plus forte que la hideur du crime est la beauté du sacrifice. C'est ce sacrifice et rien que cela que la croix dressée face aux violences des cieux, des flots et des âmes exaltait. Là où le péché abonde, la grâce surabonde.

— Braves gens, fit-il en se tournant vers les deux vieux, — car l'homme s'était approché lentement, appuyé sur son bâton, la pipe entre les dents — je suis heureux d'avoir appris de votre bouche toute

cette histoire. Il faut le sacrifice pour racheter tant de vilénie. C'est le mystère de l'Évangile que je trouve éclairé ici d'une vive lumière. Merci de m'avoir permis de découvrir cette vérité inscrite sur votre rocher. Quelle tristesse et quelle grandeur, tout ensemble ! Quelles ténèbres et quelle clarté !

Il parlait, pour lui-même surtout. Les autres écoutaient un peu hébétés. Il lui fallait parler pour apaiser son émotion. Et puis, c'était sa manie de faire des discours. Et comment se taire quand l'occasion lui était donnée de rappeler à ces braves gens toute la portée du sacrifice de Jésus-Christ ? N'est-il pas venu vers les hommes parce que les hommes, devenus la proie de l'abîme du péché plus dévorant que l'océan et ses puissances, sont en perdition, et n'a-t-il pas donné sa vie pour les sauver ? Tant de vilénie d'une part et d'autre part tant d'amour ! C'est l'amour qui est le plus fort !

Mais qui racontera le cœur de Dieu, et la souffrance de cet amour paternel ? Il a donné son fils et qu'a-t-on fait de ce fils ? Il y a en Dieu quelque chose que nous ne connaissons sans doute jamais, la souffrance du Père ?

— Monsieur, fit le vieux en se levant et en retirant la pipe de sa bouche, nous autres, on sait ce que c'est.

— Que voulez-vous dire ?

— L'homme qui a sauvé ces trois naufragés et qui y est resté, c'était Louis, notre fils.

## Grâce opérante

Les deux hommes étaient réunis dans le bureau de l'un d'eux. M<sup>o</sup> Octave Ansart rendait visite à son pasteur M. Jules Remirement. L'avocat était un de ses paroissiens. C'était un homme entre deux âges, fort connu pour ses succès professionnels au prétoire. M. Remirement, pasteur de cette petite Eglise, était un homme sans grand brillant, tant il est vrai que Dieu choisit ses agents parmi les hommes qui rejettent délibérément les avantages spectaculaires. Le prestige véritable, si on peut lui donner encore ce nom, est celui de la piété et de la profondeur spirituelle, choses qui ne s'évalent point en surface.

— Mon cher pasteur, nous autres avocats nous avons souvent à trancher, le mot n'est pas trop gros, en des questions où le pasteur serait sans doute meilleur agent de la justice.

— Je connais peu de chose à la justice, répondit son interlocuteur, sauf quand elle prend un autre nom. L'Evangile l'appelle grâce. C'est autre chose, je pense, que votre justice en robe de juge et rabat d'avocat.

— L'avocat que je suis voudrait votre avis de chrétien sur un cas qui est, je suppose, parmi les plus fréquents dont nous avons à nous occuper en cour de justice.

— Volontiers...

— Un homme découvre que sa femme lui est infidèle. L'inverse arrive tout aussi souvent, je suppose, mais je prends un exemple. Que faut-il que fasse le malheureux ? Nous excluons d'emblée l'usage du revolver. Il est commode et est encore assez souvent utilisé, la loi se montrant assez indulgente pour ce genre de justice rapide, sommaire et sans appel. Mais c'est la méthode barbare. La voie des hommes civilisés est d'avoir recours à la justice officielle, avec éventualités diverses : séparation, divorce, et leurs variantes et leurs dosages. La plupart du temps, il n'y a ni représailles sanglantes, ni action juridique, mais une multitude de combinaisons bancales où toute l'amertume de vivre se découvre chaque jour des souffrances nouvelles. Ici, l'avocat ni le juge n'ont plus grand chose à faire : il ne sont d'ailleurs pas consultés. Mais vous, qu'en dites-vous ? D'ailleurs, je conviens avec vous — je pressens votre réaction — que la justice n'a plus grand chose à faire ici. Il n'y a de solution que...

— Que dans un acte de rédemption : il faut qu'intervienne la grâce.

— C'est ce que j'allais dire. S'obstiner dans la rancœur, la haine, la rupture intérieure et dans l'inimi-

tié est une solution à rebours : le mal empire. Mais alors ?

— Mon cher, je ne vois qu'une chose à recommander : enseigner à ces gens-là la solution évangélique.

— Admettons que l'homme en question soit un chrétien et décide d'agir en chrétien : que fera-t-il ?

— Mon cher ami, j'imagine que si j'avais à intervenir, je serais saisi d'un tremblement douloureux, tant serait grande ma crainte de faire beaucoup de mal à un cœur qui ne me comprendrait pas. Il est parfois difficile de dire la vérité sans agrandir la plaie, à un cœur probablement torturé de manière affreuse par toutes les passions humaines qui sont une réalité qu'on ne peut abolir par des conseils ou par des ordres. Je pense que je comprendrais la situation de cet homme en relisant les premières pages du livre du prophète Osée, dans l'Ancien Testament, où le prophète au cœur saignant dépeint la souffrance et le pardon de Dieu à l'égard d'un peuple infidèle — il emploie le mot adultère — en cherchant dans sa propre expérience conjugale un moyen gauche mais singulièrement éloquent pour dire ce que Dieu le pressait de dire.

— Osée, dites-vous ?

— Oui, un prophète contemporain d'Amos qui, lui, était le prophète d'une justice dure et impitoyable. Osée le corrige et parle d'un recommencement possible, de nouvelle fiançailles, le passé aboli, une

vie nouvelle s'annonçant où droiture et amour s'associent pour cimenter une union féconde en joie de part et d'autre. Mais la parole essentielle est dans l'Évangile.

— Naturellement. Mais il est difficile de dire à un homme, dans le cas que nous envisageons : tu ne jugeras point. Ne résiste pas au méchant ! Pardonne jusqu'à soixante dix fois sept fois !

— Je ne crois pas que je parlerais ainsi. Peut-être partirais-je d'une réalité humaine que l'Évangile met en lumière : nous sommes tous pécheurs ; nous avons notre part dans la culpabilité d'autrui. On ne peut à la fois être juge et partie. Que celui qui est sans péché jette le premier la pierre.

— Sans doute. Mais ne croyez-vous pas que c'est là une possibilité négative, abstentionniste ? Il est des situations où il faut une action positive.

— Je ne sais pas si manifester de l'amour jusqu'à ce pardon qui est le plus difficile à arracher d'une poitrine humaine est une attitude de passivité ou, comme vous dites, négative. Ne pas frapper, ne pas juger, ne pas condamner n'est pas un acte négatif. C'est avoir remporté sur soi-même une victoire singulièrement efficace et peut-être, du même coup, agir avec une force persuasive sans égale sur l'autre. Mais l'Évangile va plus loin pour répondre à votre préoccupation.

— Vraiment ? A quelle parole de Jésus faites-vous allusion ?

— A aucune en particulier, à un acte plutôt. Au vrai, toute la vie de Jésus est enfermée dans cet acte, mais il culmine et découvre tout son sens dans le sacrifice suprême. Paul dit de lui : il a été fait péché. Nous savons que cette parole forte, en réalité, nous montre Jésus se liant à ce point au pécheur qu'il porte avec lui, et sans doute plus que lui, son fardeau de culpabilité, de souffrance, de déchéance... plus l'aider ensuite, toujours lié à lui, à remonter le courant. C'est cette solidarité active qui sauve l'homme. Mais nous devinons tout ce que cela a coûté à Jésus-Christ, à Dieu aussi qui, en son fils, réconciliait le monde avec lui-même. Car sa justice est réparatrice, elle ne se veut pas punitive ; elle se refuse à ajouter à la souffrance, à moins que ce ne soit une souffrance de repentir. Le coupable, il faut qu'il vive, qu'il sorte de là la tête haute, réhabilité par la grâce de Dieu révélée en Christ !

— C'est merveilleux comme vous savez décrire avec clarté et avec force le mystère du salut ! Mais, comme vous dites, voilà qui éclaire aussi le mystère de la souffrance de Dieu, de la souffrance de son Christ...

— De l'amour sauveur qui s'exprime dans un sacrifice à leur dimension. — Dimension que d'ailleurs nous pouvons atteindre.

\*  
\*\*

M<sup>e</sup> Octave Ansart passa la soirée avec sa femme.

— Il y a bien longtemps que cela ne nous était arrivé !

— Oui, mes dossiers à étudier. Je disais cela, mais je reviens sur mes dires. J'ai à te demander pardon pardon pour ces infidélités.

— Infidélités... le mot est gros.

— Je veux bien. Je constate que je t'ai un peu délaissée et je m'en repens. Sais-tu, Marthe, que j'ai eu cet après-midi une conversation bien édifiante avec M. Remirement ?

— Ton pasteur ?

— Oui. Si cela t'intéresse ; je vais te la redire.

Alors, mot pour mot, il redit tous les propos qui avaient été échangés dans le petit bureau du pasteur. Une mémoire extraordinairement précise le servait. Il parla avec calme comme si, par quelque miracle ou par le truchement d'un magnétophone, la paisible conversation se reproduisait. Il semblait, quant à lui, être absent du salon. En esprit, il était encore apparemment dans le petit bureau, installé dans le fauteuil de cuir, face à celui de M. Remirement.

Pas un instant il ne regarda sa femme.

Mais il ne put faire qu'aux derniers mots sa parole ne s'abîmât en quelque chose qui ressemblait à un sanglot. Alors, il jeta les yeux sur Mme Ansart. Celle-ci affreusement pâle avait les yeux sur lui, exorbités.

— Alors, tu sais !

— Oui, Marthe, je sais tout.

Un long silence, lourd, insupportable.

— Octave, qu'est-ce que tu vas faire ?

— Ma chère, chez moi il n'y a pas de place pour le revolver. L'avocat que je suis, habile à plaider les divorces des autres, ne veut pas entendre parler de séparation en cette affaire qui se présente à nous. Piétiner à longueur de vie dans le mensonge, la duperie, le faire-semblant, la haine et le mépris qui collent à toutes les pensées et à tous les regards... nous ne pouvons nous satisfaire de cela. Qu'en penses-tu ?

— Octave, je te demande pardon !

— Tu n'a pas répondu à ma question : allons-nous laisser les choses en l'état, nous satisfaire d'un désastre qui sera une source purulente au fond de notre être, à toi et à moi ?

— Non, mais que faire ?

— Je ne veux pas te juger. Celui qui nous juge, toi et moi, est celui qui assume nos péchés, le tien, le mien, sur cet autel que nous imaginons, dans un sacrifice qui ne s'épuise pas, dans un amour qui n'a pas de fin. Veux-tu qu'ensemble nous nous approchions de lui pour lui demander le secours de sa grâce ? Il nous faut cette grâce pour continuer ensemble la vie dans l'oubli du passé, dans une réconciliation de corps et d'âme qui reconstruise la vie autrement, dans la droiture et dans l'amour. Le veux-tu ? Nous sommes devant lui, ni accusateur ni accusée, mais

deux pauvres êtres qui avons besoin de lui pour vivre notre vie droitement, purement, dans la joie que permet la terre, en dépit de ce que nous sommes. Mais sa grâce peut faire de chacun de nous une créature selon son gré. Dans la droiture et dans l'amour. Deux mots qui disent beaucoup !

Elle s'était laissée glisser sur ses genoux et, le visage enfoui dans les coussins du canapé, était secouée de sanglots. Il s'agenouilla à ses côtés et dit : Seigneur, pardonne-nous nos manquements au nom de Jésus qui a souffert et est mort pour nous !

Quand ils se relevèrent, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. La grâce opère dans le pardon, au-delà du pardon, inlassablement, jusqu'à la parfaite paix conquise, assurée.

## La rançon

— Alors, ta sœur se marie ?

Marcel pivota sur le tabouret. Il considéra les trois hommes qui, le verre à la main, offraient à son regard des visages rayonnant des satisfactions que procure l'alcool.

— Ne prononcez pas le nom de ma sœur dans ce lieu, fit-il, frémissant.

— Ah ! fit l'un deux... elle te sait ici ?

— Non, mille fois non, et elle ne le saura jamais. A moins que l'un de vous ne me trahisse !

— Elle te croit à la Faculté, sans doute ?

Marcel ne répondit pas. De nouveau il fit pivoter le tabouret et se remit à taper sur le piano comme un forcené, au milieu des rires.

Seule à la maison, Marthe cousait. Il est permis, quand la besogne est longue et somme toute fastidieuse, de rêver, alors que l'aiguille court, se fau-

file et accomplit sa tâche silencieuse, où la finesse s'associe à la solidité. Parfois elle s'arrêtait, et ses lèvres s'illuminaient d'un sourire. Lequel à ce moment occupait sa pensée, lui souriant de l'autre rive de leur séparation : Marcel ou Jean, le frère futur avocat, ou l'autre futur brillant médecin ? Décidément Jean avait la faveur du sourire. Marthe avait vingt deux ans, était artiste peintre et la vie s'annonçait radieuse.

Ce soir-là, Marcel rentra assez tard, mangea rapidement et monta se coucher, laissant sa sœur vaquer à quelques besognes ménagères avant de se retirer de son côté. Le frère et la sœur occupaient un petit appartement de la rive gauche. Ils n'avaient plus leurs parents et avaient dû, de bonne heure, prendre la responsabilité de leur destin.

Réveillée en sursaut vers la fin de la nuit par un bruit insolite, la jeune fille un instant effrayée mais résolue à en avoir le cœur net, passa rapidement sa robe de chambre. Ce ne pouvait être que son frère. Sa silhouette sombre se profilait contre la fenêtre qu'éclairait du dehors une lune généreuse.

— Marcel !

Elle avait allumé et considérait son frère, effarée. Celui-ci s'était redressé brusquement, apparemment interloqué.

— D'où viens-tu, Marcel ? Il est trois heures du matin !

— Ça ne te regarde pas ! Va te coucher !

— Non, je veux savoir ! Tout ceci est louche !

Jusqu'au matin, ils causèrent. Bribe par bribe, Marthe arracha à son frère un terrible secret. Inexorablement, elle déchirait son propre cœur, mais elle voulait savoir. Elle sut donc ce qu'elle voulait connaître, toute la honte en laquelle son frère avait dégringolé. Etudiant en droit ? Peut-être ; il avait pris ses inscriptions. Mais il faisait partie, aussi, d'un gang de malfaiteurs à qui tous les chemins du crime et du vice étaient familiers. Marthe était horrifiée à entendre son frère raconter d'une voix posée, sans le moindre tremblement de regret, de crainte ou de honte, ce en quoi il avait glissé.

— Mais enfin, pourquoi, comment ? Je deviens folle. Toi, Marcel, fils des parents que nous avons eus et dont la mémoire nous est précieuse !

— Que veux-tu, la guerre a passé par là : marché noir, crimes légitimes, toutes fraudes permises élevées au rang de vertus civiques. Oh ! vois-tu, je ne suis pas aveugle, je suis capable de t'expliquer ce qui s'est passé. Papa tué au début de la guerre, maman qui ne lui a guère survécu. Evidemment, j'ai usé d'expédients. Je voulais faire des études complètes. Tu étais aux beaux arts, mais je savais bien que tu devais travailler pour manger. Je travaillais à ma façon. Vois-tu, tout a été malchance dans ma vie. Tout se refuse y compris l'honnêteté, la possibilité de vivre dans la vérité et dans ce qui est droit.

— Ce n'est pas vrai, tu n'as pas tout essayé.

— J'ai tout tenté mais je n'ai pas pu. Je suis marqué du signe du raté. Tous mes chemins mènent à une faillite. Je me connais ; tout est en moi marqué d'une poisse originelle. Mais je ne me cache pas à moi-même que je ne suis pas seulement une victime ; j'ai renoncé aux chemins droits en connaissance de cause ! Ils ne mènent nulle part.

— Tais-toi !

— Tout a cédé, je suis en pleine dérive. Et ce que je sais aussi, c'est qu'il n'y a pas de retour possible ! J'ai jeté mon va-tout, il arrivera ce qui arrivera. Il n'y a plus rien à faire, reprit-il avec une certaine exaltation, je vis sous le signe de l'exil définitif. Je suis un type fichu. On me retrouvera un jour avec une balle dans la peau, et c'est moi qui me la serai envoyée !

Marthe pleurait silencieusement, tordant jusqu'à le déchirer le fin mouchoir qu'elle avait à la main. Tout se brisait en elle, ce petit monde fraternel qui avait fait l'objet de ses peines et de ses joies dans ce petit appartement.

— Marcel, dit-elle enfin, tout ce qui est arrivé est de ma faute. Je n'ai pas vu clair en toi, je ne t'ai pas entouré comme j'aurais dû.

— Mais, ma pauvre, qu'aurais-tu pu faire ?

— Je t'aurais au moins fait partager ma foi, elle qui a été ma force, ma raison de vivre, mon secours, ma joie. C'est grâce à elle que j'ai tenu !

— Je ne crois plus en rien depuis longtemps !

— Je sais ; c'est sans doute à cet effondrement intérieur qu'il faut bien que tu fasses commencer ce que tu appelles ta dérive. Mais, Marcel, il n'est pas trop tard. L'amour de Dieu peut te sauver, la croix du Christ peut te sauver !

Il haussa les épaules.

— Qui donc pourra me faire croire à ces fables ? la croix ?... Je crois à ce que je suis devenu, à ce que je vois !

— Fables, cet amour qui a tout sacrifié, cet amour du Sauveur qui a renoncé à tout pour donner au pécheur, dans son sacrifice, la source de cette énergie qui le fera retrouver goût à la vie juste, droite, propre... sainte... Fable, cette souffrance de Dieu visible en son fils crucifié, et qui est le signe de sa présence auprès du vaincu pour rendre possible son relèvement et sa victoire ! Ne pourras-tu donc pas croire à l'amour de Dieu ?

— Ce sont choses auxquelles on ne croit plus : il faut voir. Aujourd'hui, ce qui triomphe, c'est le calcul égoïste, c'est l'orgueil sans limite, c'est la force qui tue : tout cela s'étale en plein jour. Il n'y a plus que cela. Pour croire à l'amour de Dieu, il faudrait le voir...

— La croix...

— Dans six mois, tu seras mariée, heureuse. Tu seras partie d'ici. Moi, je serai rivé à ce baignoire...

tidien... je dis bague car en dépit de toute ma fanterie, il me coûte de me livrer à tout ce business crapuleux. Je vois clair, te dis-je. Je subis le sort des vaincus. Il y a des gens pour qui l'occasion même d'en sortir est refusée. Va, ne t'en fais pas pour moi. La terre continuera quand même à tourner ! Méprise moi, c'est le seul service qu'il te reste à me rendre : je ne suis digne que de cela, et j'ai besoin de m'en convaincre.

Pâques venait de jeter dans les esprits sa grande clarté. Ce jour-là pour la première fois depuis le terrible aveu du mois précédent, Marcel vit un sourire sur le visage de sa sœur. Il s'étonna, fut perplexe ; car en dépit de ce sourire radieux qui l'accueillait, il se souvenait avoir lu ces jours derniers et hier encore, dans ses yeux profonds, l'habituelle détresse, cette détresse en laquelle il s'était accoutumé à déchiffrer sa condamnation, un jugement hélas trop justifié. Il se dit : change-t-elle ? S'habitue-t-elle ? Ce serait incompréhensible. S'est-elle rendu compte que depuis trois semaines je ne suis pas sorti le soir, ni la nuit !

— Marthe, dit-il, pourquoi n'as-tu pas profité de ce beau jour pour aller chez ton futur... ou l'inviter ici ? Il me semble qu'il y a plusieurs semaines que je ne l'ai vu.

— Marcel, dit-elle, parlant avec un calme étonnant mais portant les regards ailleurs, il n'y a plus de futur, puisque tu as choisi ce mot. Jean et moi ne nous marierons pas. Il le sait. Il comprend... Je reste avec toi.

— Avec moi ! Non, pas ça !

Il s'était levé, horriblement pâle. Le regard lumineux de sa sœur se posa sur lui. Il s'effondra sur sa chaise et éclata en sanglots convulsifs, terribles. Martha sortit en silence. Elle revint une heure plus tard.

— La croix de ton Christ, dit-il à mots comptés mais articulés avec peine, elle pèse lourdement sur ses disciples. Je vois. Je comprends. Ce ne sera peut-être pas inutilement, ajouta-t-il après un long silence... pour l'amour de toi.

— Non, pour l'amour de Celui qui a fait siennes nos faillites pour nous en sortir... notre Maître à tous !

## Pauvre fou !

« Il faut de tout pour faire un monde. L'humanité si elle était uniforme, le serait sans doute dans la médiocrité ! »

C'est dans ces mots ou des paroles de ce genre que nous accueillîmes le récit du retour de Jacques Delforge et des incidents qui l'accompagnèrent, précisément propres à montrer que le bonhomme n'était pas un homme comme les autres. Pas d'ailleurs à son avantage. Un homme qui refuse une fortune et lui préfère la mort !... Il faut avouer que le cas n'est pas banal. Mais il faut raconter.

Notre coquette petite ville, jolie et pimpante depuis la guerre sans doute parce que, sortie toute ruinée des bombardements du front tout proche, il avait fallu la rebâtir entièrement... tant qu'à faire, autant rebâtir joli et confortable !... notre jolie petite ville, dis-je, possède encore une ruine, datant de l'époque où tout, tout autour, était ruines. Relique ? Non. Absence d'héritiers pour rentrer en pos-

session du terrain et des dommages de guerre y annexés. Le vieux Delforge tué dans sa cave par une bombe n'avait pour héritier qu'un fils dont on était sans nouvelle depuis des âges. Autant dire qu'il était mort.

Oui, mais un notaire veut des preuves, et l'Etat créancier de même. Au surplus, en simple et honnête morale, peut-on disposer de biens qui n'ont plus de propriétaire avoué ou reconnu ? Nous nous étions donc résignés à avoir toujours sous les yeux ces vestiges de la ci-devant Quincaillerie Delforge, à peine dissimulés, pour la décence, derrière une palissade où s'étaient de vieilles affiches délavées et déchirées, quand un jour — il y a de cela à peine une semaine — je vois venir à moi mon voisin Benoit donnant les signes du plus parfait désordre mental.

— Vous ne savez pas ce qui vient d'arriver, ou plutôt qui vient d'arriver ?

— Hé, dis-je, je le saurai sans doute dans un instant quand vous m'aurez renseigné !

— Augustin Delforge, le fils du quincaillier notre ancien voisin ! Je l'ai vu ce matin !... comme je vous vois, mais besace sur le dos, chapeau crasseux à la main, appuyé sur un bâton et contemplant ce qui reste de la fortune paternelle : un trou, avec des poutres et des gravats et des tuiles en tas, sous vêtement uniforme d'une indescriptible saleté. Vous connaissez !

— Et les dommages de la guerre avec, ajoutai-je.

— Mais ça ne se voit pas à l'œil nu, les promesses de l'Etat. Mon bonhomme m'a reconnu. Je lui ai expliqué ce qui était arrivé. Par la même occasion je l'ai félicité d'entrer ainsi dans une nouvelle étape de sa vie d'où seraient bannis les soucis d'argent. L'héritage doit être coquet ! Il m'a regardé avec des yeux vagues d'où était absente l'étincelle d'enthousiasme que j'attendais. Puis quelques mots : je ne m'attendais pas à ça ! Le père mort, la maison morte !

« Vous ne saviez pas ?

« Non, dit-il. J'ai roulé ma bosse sous tous les cieux ; j'ai bourlingué, comme on dit, et maintenant, fatigué, je suis revenu pour trouver ça !

J'ai voulu le faire entrer à la maison : il s'y est refusé. Il s'en est allé à pas lents, oubliant même de se remettre le chapeau sur la tête.

— J'aurais voulu le voir et lui parler, dis-je.

— J'imagine qu'il vous sera assez facile de le rejoindre. La ville n'est pas si grande, et il n'a pour véhicule que ses souliers !

Je l'ai cherché pendant deux heures. J'avais beaucoup fréquenté son père, au temps déjà lointain où l'on ne parlait de guerres que de celles qui se déroulaient à l'autre bout du monde. Il m'avait souvent entretenu de son fils, son unique, un paresseux, un bohème, un rêveur, un homme incapable d'enfoncer ses racines dans la vie pour y accomplir tâche d'homme, comme tout le monde. Il m'avait dit sou-

vent : je ne désespère pas de le voir revenir un jour un autre homme, châtié, redressé, et régénéré par une vie dure. Ah ! comme je me souvenais bien de ce brave homme de quincaillier, veuf, et qui ne travaillait, à vrai dire, que pour celui qui lui reviendrait un jour ! Il était revenu, l'errant ; mais le vieux était mort. Etrange destin : il avait travaillé pour son fils, et celui-ci allait entrer dans cet héritage lentement accumulé, don d'amour... posthume !

Désespérant de retrouver trace de mon vagabond, plusieurs personnes interrogées me dirent avoir vu quelqu'un répondant à la description que j'en donnais... je finis par aller au commissariat de police pour demander si peut-être...

— Votre bonhomme ? fit le commissaire, je viens de le voir. A la morgue.

— A la morgue ?

— Noyé.

Voilà les faits, dans leur sinistre et brutale simplicité. Je suis rentré chez moi à pas lents et me suis arrêté chez mon voisin Benoît.

— Alors ? m'a-t-il demandé.

Je me suis affalé sur une chaise et lui ai raconté en quelques mots ce que je venais d'apprendre. Le pauvre fou ! C'est tout ce qu'il réussit à me dire. Le pauvre fou ! Evidemment, que dire de plus ?

— Que comprendre ? fis-je. Evidemment, il a été terriblement déçu ? Peut-être avait-il vécu et traversé

des moments difficiles uniquement soutenu par le désir et l'espoir de rentrer chez lui après avoir vagabondé à en perdre le sens même de la vie. Tout s'est effondré d'un seul coup ; il a chaviré.

— Je lui ai pourtant dit et répété que désormais tout allait tourner rond dans sa vie. L'héritage devait être estimable ! Il n'a pas dû y croire.

— Il est possible qu'il n'y ait pas cru ; mais peut-être au contraire s'est-il trouvé dans cette situation désespérée : avoir à travailler pour faire sortir l'héritage des ruines et reconstruire le commerce !

— Vous croyez que...

— Oui, dis-je, ça cadre dans ma façon de voir les choses dans mon optique des vérités éternelles. Nous avons souvent discuté vous et moi de questions religieuses, souvent d'accord, parfois point, par esprit de contestation et pour le plaisir... mais souvenez-vous de ce que je vous disais l'autre jour : les hommes n'arrivent pas à croire qu'ils sont promis à la vie. Ils mènent une existence de désespérés. Ça n'a pas pu encore entrer dans leur tête et dans leur cœur, qu'ils peuvent sortir du manège forcené de leurs passions, des ruines que leurs vices, leur égoïsme, leur amour de l'argent, du jeu, de la violence accumulent jusqu'à les étouffer. Ils se refusent à essayer de comprendre à quel point l'Évangile leur apporte de possibilités de libération, de redressement, l'espoir de recommencer sur place nette et, cette fois, en possesseur d'une sagesse nouvelle, éprouvée... C'est comme si rien n'avait été dit, comme si rien

n'avait été fait, comme si on ne pouvait pas croire que tout peut être recréé à neuf, qu'il suffit d'accepter l'offre de vie... Il est vrai que ce don royal de la vie est accompagné d'une loi, ou plutôt d'une façon d'user de cette vie. Il est vrai qu'il faut accueillir en même temps le maître bâtisseur de cette vie, Jésus-Christ. Il est vrai qu'il faut vouloir, qu'il faut obéir, qu'il faut persévérer, qu'il faut faire effort. Mais non ! On préfère continuer le chemin de malheur. C'est la faute de la paresse, d'une inertie paralysante, de la peur de vivre !

— Mon cher ami, interrompt mon voisin Benoît, n'êtes-vous pas en contradiction avec ce que vous m'avez souvent répété : tout est grâce, c'est-à-dire gratuité... pardon, vie éternelle...

— Mais le salut n'est pas seulement le pardon de Dieu qui effectivement est gratuit ; pas seulement le ciel, gratuit lui aussi. Le salut, tout cela étant acquis par grâce, le salut complet est de devenir une créature nouvelle maintenant. Faire maison neuve pour notre âme, ici-bas et pour plus tard ! Tout est d'un seul tenant, la terre, le ciel, pour le chrétien. Il faut commencer son éternité aujourd'hui, et, avec le secours généreux et gratuit de Dieu, rebâtir la maison et la meubler convenablement. Tout vient de Dieu, mais Dieu veut que quelque chose vienne de nous : le désir, la foi, l'enthousiasme, l'obéissance joyeuse. Que chacun prenne garde comment il bâtit, écrit l'apôtre Paul. Et en cela, il n'est qu'un écho fidèle de Jésus-Christ. Souvenez-vous de la parabole de l'homme qui

bâtit sa maison, et doit choisir le terrain. Le roc lui est donné, mais quant à lui, qu'il se mette à l'ouvrage !

Non, je dis bien ; la plupart des hommes et même un grand nombre de ceux qui se disent chrétiens, ignorent que l'héritage auquel la grâce de Dieu leur donne accès, attend d'eux qu'ils se mettent au travail pour construire leur âme en force et en beauté, et occuper leur place dans le chantier ouvert par Dieu au milieu des misères de la terre, pour y construire son royaume.

— En somme, à vous entendre, pas mal de chrétiens, pour ne pas parler de ceux qui ne prétendent pas l'être, sont des fous à la manière de notre Augustin Delforge. Ils ignorent quel héritage est le leur, ou peut-être ont-ils peur de cette nécessité de « travailler à leur salut avec crainte et tremblement »...

— Comme dit la Bible expressément.

— Ce qui pourtant ferait de leur vie terrestre une occasion de joie, de possession : ils vivraient enfin dans leur vérité d'homme et de fils de Dieu !

— Sans parler de la possibilité pour eux de faire du bien autour d'eux. Parfaitement ! On recule devant le mystère, devant l'incroyable, devant ce que la foi, si elle est authentique, a en elle d'aventureux et de volonté de création, à la fois ! Tout est donné mais rien n'est donné tout a fait. La foi accepte les dons de Dieu avec le cœur, mais aussi, si je puis dire, avec les mains, avides de se mettre à

l'ouvrage. Il faut la foi pour accepter mais c'est la foi qui risque de demeurer stérile si elle se refuse aux efforts qu'elle doit, de son propre mouvement consentir, dans la joyeuse liberté de quelqu'un qui aime et à qui aucun sacrifice ne coûte ! Faute de cela, on choisit sans le vouloir et sans doute sans le savoir, mais la pente est douce qui y conduit, la mort !

— Vous êtes mystérieux autant qu'éloquent, vous, et si je n'avais devant les yeux l'image de notre malheureux bourlingueur qui a échoué au port...

— Suis-je mystérieux ? Non, mais formé à l'école de la croix, qui est à la fois le témoin du don gracieux de Dieu, son amour qui pardonne la vie qui crée, et le signe de l'obéissance qui coûte, mais que la foi rend plus facile, et qui se révèle féconde.

## Le poids du silence

Quand Henri Jacquemaire pénétra dans la cour de l'hôpital, son cœur se serra. Il s'arrêta un instant, incertain, hésitant, puis il reprit sa marche vers le perron que le concierge lui avait indiqué : vous prendrez le couloir à droite, puis vous tournerez à gauche. Vous verrez : salle 2, femmes. C'est là. Il se demanda, était-ce pour la centième fois ? est-ce que je fais bien de venir ? Depuis deux ans que je ne l'ai pas vue ! Et la savoir dans ce lit avec je ne sais quelle maladie .. on ne m'a pas renseigné... Une vie de folie qui aboutit là... Il s'épongea le front. Voyons, qu'est-ce que je vais lui dire ?

Il suivit les directives du concierge et avant d'entrer dans la salle 2 s'arrêta un instant. Deux jeunes infirmières et une fille de salle désœuvrées pendant la visite des malades s'arrêtèrent de causer pour considérer ce visiteur quelque peu différent des autres, singulièrement timide d'aspect derrière ses lunettes à verres grossissants, fort emprunté apparemment, ou peut-être tout simplement indécis.

— Le lit de Sylvie Jacquemaire, s'il vous plaît !

— Dernier lit au fond à droite.

Il remercia, ouvrit la porte. A ce moment un grand bruit de rires déferla comme une vague dans la salle de malades. Interloqué, le visiteur regarda les infirmières.

— C'est à son lit, fit l'une de celles-ci ; Sylvie a beaucoup de visites, du beau monde et bruyant sur tout. C'est une bonne fille. Elle sait rigoler.

Elle sait rigoler... se répéta-t-il. Il entra.

Le lit du fond à droite était entouré d'une demi-douzaine de femmes jeunes et élégantes, fort animées et que l'austérité du lieu n'intimidait en aucune façon. Un rire perçant assez excité dominait les bruits. Il devina que ce devait être Sylvie.

Cheveux ébouriffés, yeux brillants, pommettes roses, trop pour le bien, Sylvie venait de commencer une harangue où le plus clair du discours était l'annonce qu'elle serait guérie à Noël et qu'on ferait un fameux réveillon. Où, on le savait bien !

Au plus fort du discours, elle s'arrêta brusquement, ouvrit des yeux ronds, et se laissa lentement couler dans son lit, la tête sur l'oreiller. Le cercle de ses amies s'était, sous une douce pression venue de derrière, écarté, au pied de son lit, et parmi les visages féminins pleins de charme et de rire venait de s'insérer le visage de celui que personne n'attendait, crâne ne pauvrement chevelu, maigre moustache tombante, bouche amère, yeux que les verres grossissants faisaient tout ronds, des boules de loto tristes à faire peur.

Un silence total s'était apesanti sur le petit groupe. Madame Jacquemaire, la mère de Sylvie, assise auprès de sa fille s'était brusquement redressée. Par exemple ! s'était-elle écriée, par exemple ! Tant de stupeur se peignait sur son visage que les visiteuses se regardèrent, interloquées. Tous les yeux se tournèrent vers l'homme importun qui savait changer en glaçons la gâité et la bonne humeur.

L'homme est une bien pauvre chose, même quand il s'est armé de courage pour accomplir un devoir nécessaire. Devant le lit et tous ces regards tournés vers lui, devant sa fille dont le visage s'était brusquement crispé et figé en une sorte de grimace maussade, dont les yeux s'étaient tout à coup ternis et comme noyés dans un brouillard d'absence, d'indifférence ou de fatigue, devant le visage de sa femme soudain tordu dans une haine qui n'essayait même pas de se dissimuler, toute la hardiesse qu'il avait accumulée pour accomplir cette démarche exigée par une tendresse paternelle obstinée s'effondra. Il sentit un énorme sanglot lui monter à la gorge et l'étreindre ; des mots qu'il voulut articuler et qu'il avait longuement préparés se refusèrent. Il jeta un regard circulaire sur tous ces visages tendus vers lui, lut dans tous ces yeux étrangers une sorte d'attente curieuse amusée, ironique ; il fit un grand effort comme pour rattraper son souffle qui lui échappait... et tout à coup, il tourna sur lui-même et s'en alla.

Avant de gagner la porte, il put entendre un grand éclat de rire venant du coin du fond, à droite : mais

il n'entendit pas la mère de Sylvie confier à toutes les oreilles tendues vers elle : « C'est mon mari : nous vivons séparés depuis deux ans ».

\*  
\*\*

La veille de Noël, sa journée au bureau terminée, Henri Jacquemaire, rédacteur au ministère, préparait son léger repas du soir. Son appartement, des plus simples, se composait d'une pièce et d'une petite cuisine. Le mobilier, réduit à l'indispensable, était loin d'encombrer l'unique pièce habitable. On frappa à la porte. Etonné, il réduisit la flamme du réchaud et alla ouvrir. Il demeura un instant sans voix.

— Est-ce que je puis entrer ?

— Mais certainement... entre donc, Sylvie.

La jeune fille entra.

— Est-ce que je puis t'embrasser, papa ?

— Mais... certainement !

Peu à peu, le bonhomme recouvra ses esprits.

— Assieds-toi... laisse-moi aller éteindre le gaz.

— Papa, est-ce que je puis m'inviter à dîner avec toi ? J'ai apporté de quoi... Attends, laisse-moi faire... Tu sais, ajouta-telle au bout d'un instant, j'avais décidé de fêter ma sortie d'hôpital par un réveillon à tout casser. Si tu veux bien, ce sera affaire entre nous deux.

Quelques instants plus tard, assise devant son père, Sylvie s'expliqua.

— Je te rends ta visite d'il y a deux mois à l'hôpital, papa. Tu ne dis rien. C'est vrai, tu n'as pas besoin de me dire quoi que ce soit. C'est à moi de parler. Et puis... quand tu es venu, tu n'as rien dit.

— J'ai été une pauvre bête...

— Je t'en prie, papa ! C'est ton silence qui m'a convaincue... que j'étais une malheureuse. Tu aurais parlé, j'aurais sans doute haussé les épaules. Tu n'as rien dit. J'ai compris tout d'un coup que tu souffrais et que c'est la souffrance qui t'enlevait tes moyens.

— C'est peut-être vrai, dit-il simplement.

— Papa, tu ne peux pas savoir. Pendant des jours et des nuits j'ai été obsédée... par ton visage ! Je lisais en lui comme dans un livre ouvert, à la fois le fond de ton âme et le reflet de la mienne, l'angoisse qui était en toi, l'indignité qui était en moi. C'est comme je te dis. Puis, tout me revenait du passé, comment maman et toi vous ne pouviez vous entendre à mon sujet, bien sûr. Je ne veux rien dire contre maman ; mais je désire te dire que je ne t'avais jamais compris... et puis tout-à-coup, je comprends. Alors, mon cœur s'est fondu en moi, en une révolte amère... contre moi.

Tu vois, j'avais promis à mes amies de réveiller avec elles ce soir. Je leur ai fait connaître que c'était décommandé : je passe la soirée avec mon père ! Tu acceptes, au moins !

— Mon enfant !...

— Papa, pourquoi ce silence que je découvre toujours en toi et que je m'imagine chargé de reproches amers, mais surtout de souffrance ? Peut-être n'y a-t-il pas de reproches comme je me le représente, mais de la souffrance, c'est sûr... Je sais que tu m'aimes bien...

— Mon enfant !

Il n'osa pas en dire plus : il aurait éclaté en sanglots. Elle le devina, et changea quelque peu le courant de la conversation.

Je ne puis plus, quand je pense à toi, m'imaginer que je retournerai vers cette vie à laquelle la maladie m'a arrachée pour un temps... une affaire de poumons... parce qu'il y a entre ce passé et le présent, ton visage et ton silence. Papa...

— Oui...

— Je sais que tu es chrétien, mais que tu n'es pas comme les autres. Dis-moi comment tu es devenu chrétien. Autrefois, tu ne l'étais pas. Pourquoi...

— Ma chérie... eh bien, tu vas le savoir. Il y a longtemps que j'ai appris à contempler le visage de Dieu dans l'Évangile. Un visage de père. Ce n'est pas d'un seul coup que j'ai eu conscience à la fois de cet amour, et du pardon qui en est la révélation la plus immédiate. Mais certainement, quand quelqu'un m'eut appris que l'amour et le pardon de Dieu se lisent comme à l'œil nu dans l'Évangile et d'une fa-

çon très précise dans le silence de Dieu devant le pécheur, silence que Jésus, quant à lui, ne rompait que pour dire : je ne te condamne pas, va et ne pèche plus... alors un mystère s'est illuminé devant mes yeux et dans mon entendement. Silence ne peut vouloir dire indifférence, ou mépris, mais amour qui choisit la voie de la souffrance muette, intérieure, parce qu'il pardonne. Parce qu'on ne peut à la fois condamner et sauver, point à la fois reprocher et pardonner, point à la fois accabler et relever. Le grand silence de Jésus-Christ devant le crime abominable de ceux qui le crucifiaient, et la souffrance cachée, maintenue secrète, enfermée qu'elle était dans ce silence... un silence effrayant pour qui le comprend... au fond, n'est-ce pas ce qui travaille l'humanité depuis ce temps lointain, d'une mystérieuse torture ? Moi, j'ai subi ce silence et j'ai pleuré sur mon péché. J'ai accepté simplement ce pardon enveloppant et tenace. Ça été un recommencement pour moi.

— Je voudrais...

— Ne pense plus à moi, mon enfant, mais bien plutôt au silence de Dieu, ce silence qui pèse... accepte-le jusqu'à ce qu'il fasse éclater ton cœur en repentir et en vouloir de vivre, mais de vivre comme il le désire, dans sa joie et dans son esprit triomphant !

— Je pense, papa, que cela me sera facile, maintenant que tu m'as montré ce que je n'avais vu, le visage de l'Évangile dans le tien, le silence de Dieu dans les mots que tu n'as pas dits.

## L'autre

Ceci est un conte, mais point à dormir debout. J'avais acheté un journal. Comme je n'aime pas la politique, que les discussions économiques et financières me dépassent et me laissent indifférent, et comme les échos mondains, les potins du monde du cinéma et du théâtre ne suscitent en moi qu'un intérêt fort limite, je m'étais plongé dans la colonne des faits divers, qui est un peu comme le tout à l'égoût de notre quotidienneté prosaïque, malheureuse et banale. Je tombai en arrêt devant un titre long de deux lignes : *il trouve la mort en sauvant un désespéré qui se noyait*. Suivait un récit en six lignes où j'apprenais qu'on avait transporté à la morgue le corps d'un inconnu. Une congestion l'avait surpris alors qu'il venait de se jeter à l'eau pour empêcher de se noyer un monsieur X. dont on donnait le nom et l'adresse. Ledit monsieur X. en était sorti sans autre dommage qu'un bain froid. Quant au sauveteur, on n'avait trouvé sur lui aucun papier. A la Morgue !

Le compte rendu, expédié d'une plume blasée, me froissa je l'avoue par sa sécheresse, et me bouleversa à cause du drame absurde et d'autant plus douloureux, qu'il évoquait. Je me dis : puisqu'on donne l'adresse du suicidé manqué, je vais aller le voir. Ça ajoutera à sa pénitence.

Quand je dis pénitence, j'emploie le mot juste. Je trouvai le bonhomme furieux parce que la petite boutique de sa mère ne désemplissait pas de gens qui voulaient contempler la tête d'un homme qui aurait dû être mort mais qui ne l'était pas parce qu'un homme l'était à sa place. Il ne décolérait pas et refusait de sortir de sa chambre. C'est sa mère qui expliquait cela aux gens qui se pressaient, moi compris, remplis d'une curiosité malsaine, à la porte de cette boutique. Elle bloquait cette porte ouverte de sa corpulente personne, et expliquait qu'on avait bien tort de s'occuper tant que ça de son fils. Charles avait eu un mauvais mouvement, bien sûr. C'est pas une raison parce qu'on a des déceptions de cœur pour qu'on en finisse avec la vie ! Et c'était bien malheureux pour l'autre monsieur ! mais à ce malheur là, on n'y pouvait rien. Qu'on laisse son Charles tranquille vu qu'il est tout chaviré et qu'il en fera une maladie, bien sûr !

Je sortis dans la rue. Plusieurs personnes causaient entre elles. Je m'approchai pour ramasser quelques miettes de leur table.

Une femme parlait. Son éloquence semblait faire du bien à ceux qui écoutaient, car elle était venge-

resse. Un propre à rien, un fainéant, un vicieux, qui sait, peut-être un voleur ! On ne sait jamais. Du coup, il va avoir l'honneur de la presse avec sa photo en première. Et quoi encore ? la médaille ?

J'apparaissais probablement à la brave femme comme un étranger qui sans doute ne savait rien et que par conséquent il était réconfortant de pouvoir renseigner. Elle me prit à partie :

On le connaît, allez, ce Charlot ! C'est de la graine de client à Deibler<sup>1</sup>. On n'en dit pas trop à cause de sa mère qui est brave comme tout, mais qui est faible et essaie toujours de le couvrir, et souvent à contre-temps. Mais allez raisonner avec une mère ! C'est un grand malheur, monsieur !

— Oui, dis-je, l'autre !

— Sans doute, l'autre ; mais c'est pas ce que je voulais dire : C'est un grand malheur que celui-ci, il ne soit pas resté dedans !

A contempler les visages de ceux qui écoutaient, je devinai un acquiescement unanime à cette parole forte.

La boutique se vida. J'attendis un moment, puis je pénétrai dans la maison. Je dus faire bonne impression. Et puis, je me trouvai demeuré seul. La brave femme consentit à me conduire à son fils.

---

<sup>1</sup> A cette époque, l'exécuteur des hautes œuvres.

Je ne suis pas journaliste et n'ai rien du badaud hâbleur qui se renseigne sur tout pour ensuite prétendre en savoir plus que les autres. J'essayai de montrer que j'étais humain, point un justicier, ni un commentateur public des malheurs ou des tares d'autrui. Bref, je mis Charles en état de confiance sinon de confession. Il consentit à parler.

Je l'observais, affalé sur son lit le visage maigre, pâle, les yeux atones, le menton sans énergie, le front bas et vulgaire. Il avait les mains perpétuellement agitées, le regard fuyant. Il me raconta, et c'était sans doute la centième fois qu'il le faisait — je sentais les phrases ressassées — le drame de son suicide manqué et de la mort de l'autre. Je dis :

— Vous avez essayé de le revoir ?

— Qui ça ?

— L'autre !

Il me regarda longuement et je vis passer dans son regard une ombre de détresse, et peut-être d'épouvante.

— Non, dit-il, et il secoua la tête. Non ! D'abord, je n'ai pas eu le courage, et ensuite, pour quoi faire ?

— Pour voir ce qu'on doit ressentir devant un homme qu'on a tué !

Il sursauta.

— Je ne l'ai pas tué !

— Je n'ai pas nuancé suffisamment ce que je voulais dire, fit-il : mais pour en venir au fait, que ce

soit directement ou non, vous avez causé sa mort. Quelle impression cela vous fait-il d'avoir sur la conscience la mort de cet homme.

— Mais Monsieur, fit la mère, visiblement honte d'elle-même, on ne lui a rien demandé, à cet homme !

— C'est vrai, dis-je ; de quoi se mêlait-il, celui-là !

— C'est pas ce que j'ai voulu dire, fit-elle.

Un long silence assez pénible suivit, que je me hasardai à rompre qu'après un long moment.

— Il y a une question que je me suis souvent posée, dis-je, en pensant à un autre mort : de quoi se mêlait donc Jésus qui ayant voulu arracher les hommes à un destin de perdition, y a perdu la vie. D'une façon que sans doute vous comprenez, étant des pécheurs nous sommes tous ses assassins, et nous pouvons nous dire en effet : personne ne lui a demandé de faire ça ! C'est vrai qu'il a fait cela de lui-même que rien ne l'y obligeait. C'est vrai qu'il y a cette chose mystérieuse, qui s'introduit dans les affaires humaines et leur fatalité mécanique, une liberté invisible celle de l'amour de Dieu, peut-être, sans doute, même, et que cette liberté s'exprime dans un sacrifice. Notre monde n'est pas une machine que seules les lois régissent, je veux dire les mécanismes physiologiques, rationnels ou juridiques : quelquefois un acte prodigieusement insensé se produit, un homme, par exemple, se jette à l'eau pour sauver un malheureux qui se noie et qu'il ne connaît pas.

une folie à quoi vous devez sans doute de vivre, en ce moment. Un autre acte de folie ! Dieu à qui on ne demande rien mais qui s'avise de remplir du souffle de sa folie d'amour un être humain qui ira, et personne ne le lui aura demandé, se livrer sacrificiellement à une mort épouvantable sans un effort, à nos yeux incompréhensible, irrationnel, déconcertant pour l'imagination la plus folle, pour sauver des hommes qu'il ne connaît pas et qui ne le connaissent pas. Et du coup, voilà le monde qui se met à tourner d'une façon, comme si la mécanique surhumaine ou inhumaine qui règle notre destin s'était détraquée pour se soumettre à une autre fatalité une fatalité d'amour ! Oui, le miracle imprévu et imprévisible se produit : en fait, tout marchait de travers, mais maintenant, ça va aller droit, pour peu que les hommes y mettent de leur bon vouloir.

Excusez mon bavardage, fis-je ; je m'en vais. A plus tard.

Le journal du lendemain nous raconta une histoire douloureuse. L'Autre avait maintenant une identité. C'était un jeune professeur, marié et père de deux enfants. Un homme du plus brillant avenir, il avait pendant la guerre et dans un stalag, donné la mesure de son caractère exceptionnellement viril et élevé. Il était difficile d'estimer quelle perte on venait de faire dans cet accident stupide.

Je rectifiai mentalement, en lisant cet entrefilet : sacrifice stupide ! J'avais appris, peu d'instantants auparavant, que le jeune homme sauvé, Charles, était un

raté, un ancien étudiant en médecine que la drogue et le vice avaient traqué dans une impasse... pour ainsi dire.

J'allai, quelques jours plus tard, rendre une nouvelle visite au survivant du drame. Je m'attendais trouver chez madame sa mère un être effondré, prêt à une nouvelle action désespérée.

Je fus littéralement suffoqué en découvrant un sorte de visage illuminé d'une flamme intérieure, les yeux brûlants.

— Je suis content de vous voir, dit-il.

Il avait vu le journal à ma main. Il saisit le mien qui était sur la commode.

— Nous nous comprenons, dis-je.

— Je ne sais si vous comprenez réellement ce qui se passe, dit-il. Figurez-vous qu'après vos propos de l'autre jour, je me suis mis à réfléchir, et à associer littéralement ma situation à celle que vous aviez évoquée dans l'Évangile. Ça m'a arraché je ne sais quel cri. J'ai couru à la morgue contempler son visage on allait l'emmenner. Je l'ai vu. Et maintenant, n'est-ce pas étonnant si dans mon esprit j'identifie ce visage à celui, inconnu, de Jésus-Christ. Ne trouvez pas étonnant si, retrouvant de vagues souvenirs d'enfance je leur rends vie, et en conséquence, voue ma propre vie à Christ et à l'existence qu'il veut de moi. Je ne m'appartiens plus. Ne dites pas que j'ai pris mon sauveteur pour Dieu. Mais à travers son visage que je ne puis oublier, à travers celui de Jésus-Christ

que personne ne connaît, je cherche le visage de Dieu, dont l'être, si je puis dire, correspond à ce que vous disiez l'autre jour : une immense liberté qui porte le nom d'amour, et dont personne ne sait à quelle folie salvatrice il va se livrer en tel ou tel destin humain, pour le libérer, et le créer à neuf le mien en particulier et en premier lieu.

## Au Calvaire de Kervoec

On hoche la tête quand il passe dans la rue qui monte du port au calvaire. C'est là que, dans une chambre qu'il loue à la vieille Annick, il cuve nuit et le jour, c'est selon, le cidre et le tafia qu'il boit au café de la Marine, aux heures où il ne travaille pas. Ce caboulot est de sordide fréquentation. Les femmes se disent ; c'est-il pas malheureux ! À son âge, il a encore besoin de sa mère ! Les hommes le regardent de coin : il commence tôt, le gars ! Il n'a pas eu de père, probable, pour lui donner de la tranquillité que en temps utile !

A contempler le visage pâle, défait, que tord une mauvaise grimace, à plonger les regards au fond de ces yeux, espace sans fond où se lit on ne sait quelle panique mystérieuse, le cœur se serre. Tant de jeunesse tenace, associée à cette maturité du vice, tant d'espérance encore mêlée à cette désespérance de passion, de la vie qui glisse à la dérive...

On dit que le curé a tenté de se mettre au travers de son chemin de perdition : mais ça n'a servi à rien, sinon à éveiller une colère assez vive pour provoquer des propos blasphématoires qu'il aurait mieux fait de garder dans son silence sauvage. Le digne prêtre, pourtant accoutumé au contact des âmes coriaces, en est demeuré tout pantois. Le patron François qui a Yvon comme matelot sur sa barque, a d'abord dit : quand il est au boulot, il en met un coup, que c'en est même un forcené. Evidemment, il y a des jours où il n'est pas à prendre autrement qu'avec des coups de garcette, si j'osais, ou avec quelques mots bien soignés au coin de la figure, ce en quoi il est servi à discrétion... mais s'il fait bien son travail, je n'ai rien à redire. S'il a vendu son âme au diable, que voulez-vous que j'y fasse ! Il m'est venu il y a six ou huit mois avec une figure à faire peur et des yeux fous. Il m'a dit : j'ai faim, je veux travailler. Vous me donnerez ce que vous voudrez. Qui que vous êtes ? que je lui ai demandé ; on ne prend pas des gens comme ça, qu'on ne connaît ni d'Eve ni d'Adam ! Ça ne vous regarde pas, qu'il m'a répondu, et c'était quasiment un aboiement. J'avais besoin d'un homme et je n'en trouvais pas. Embarque, que je lui ai dit, je te paierai suivant ce que tu sais faire ! Il a été malade comme un chien pendant huit jours et maintenant, il tient le coup. C'est mon meilleur matelot.

— C'est-il vrai, patron qu'il est un homme de la haute ?

— Il l'était peut-être mais sûr et certain qu'il l'est plus. C'est à croire, parfois, à le voir et à l'entendre, qu'au lieu de descendre de haut, il remonte de l'enfer !

Les femmes surveillent leurs filles ; mais le gendre n'est pas coureur. Il boit, à faire loucher les vieux. Il se tue au travail quand il faut, et se tue au repos quand il n'a rien à faire : il coule à pic dans l'ivresse et dans cet oubli étrange que dispense l'ivresse cool.

Le curé l'a bien dit : « C'est un déclassé. Un homme d'ici se tient mieux, même quand il est pris. Un homme tombé, c'est pis que les autres, car on dirait qu'il se fait fou furieux pour oublier. Il faut le tenir à distance, c'est un homme dangereux ».

Un dimanche après messe un homme se présente au curé et lui demanda : il n'y a pas dans le village un nommé Yvon ? Yvon Lebrez est son nom complet.

— Si fait, dit le curé, mais il n'est pas de nos paroissiens. Son Eglise, c'est le bistro des âmes damnées et son autel est le zinc. Qu'est-ce que vous voulez à ce chien perdu ?

— C'est mon fils, dit l'homme.

Cet homme était manifestement un monsieur. Il portait avec aisance un habit de bonne coupe et son embonpoint témoignait d'un homme bien nourri. Son visage au surplus était prétri d'une certaine distinction à laquelle le prêtre ne se trompa pas. Il s'inclina mais ne dit rien, étant assez interloqué.

— Monsieur le curé, dit M. Lebrez, j'aurai peut-être l'occasion de revenir m'entretenir avec vous ; mais pour le moment, si vous acceptez de me dire en quelle rue se trouve le cabaret où j'ai des chances de trouver le garçon, je vous en serais reconnaissant.

Il avait la voix altérée qu'il maîtrisait dans un grand effort de volonté.

— Sur le port, Monsieur. Nous n'avons que ce cabaret-là dans notre petit village, mais il est encore de trop.

— A plus tard, monsieur le curé, et merci.

Ayant dit, il s'engagea dans la rue qui descend au port. Butant à chaque instant aux pavés inégaux, il était parti à une allure rapide mais qu'il ralentit bientôt, comme si maintenant il hésitait à aller jusqu'au bout d'un devoir difficile. Il s'arrêta même avant de s'engager dans la ruelle qui coupe court pour descendre au port. Il ne se doutait pas que le prêtre l'observait, avec autour de lui quelques personnes fort intriguées.

— C'est le père d'Yvon ; vous savez, Yvon Lebrez ?...

— Qu'est-ce qu'il vient faire ?

— Je n'en sais rien mais je le devine assez. Il y a suffisamment de souffrances inscrites sur son visage pour que j'aie pu lire la vieille histoire, vous savez bien, celle de l'Évangile : fils perdu, père douloureux mais miséricordieux. Savoir si le fils prodigue...

— Même histoire et pas la même ; monsieur curé. Yvon n'est pas encore tombé assez bas pour crier miséricorde et se faire repentant !

— Chaque chose en son temmps, madame Kroat.

Lorsque M. Lebrez pénétra dans la grande salle enfumée du café de la marine, il recula d'abord, suffoqué par les odeurs mélangées et intimidé par le fracas d'une dispute et des cris qui l'accompagnaient. Son entrée fit sensation. Il fut épouvanté à la fois par le silence qu'il provoqua et par la curiosité qu'il aiguïsait tous les regards braqués sur lui. Il jeta un coup d'œil circulaire dans les groupes, un regard inquiet, peureux, affolé, mais qui se faisait courageux pour découvrir le visage qu'il était venu chercher. Un des deux hommes qui se disputaient s'approcha de lui et le dévisagea :

— Toi !

— Toi !

Le mouvement et le bruit avaient repris, autour d'eux.

— Yvon, sortons ; cet air épais et ces odeurs m'étouffent.

Le jeune homme demeura immobile, le visage durci dans l'hébétude, les yeux plongés dans ce regard du père, mais regardant au-delà de l'homme.

— Viens, Yvon.

Il se dirigea vers la porte après avoir saisi le bras de son fils par la manche. Le jeune homme suivit.

— Allons quelque part, n'importe où.

Dans le cabaret, quelques hommes s'étaient regardés, un sourire narquois sur les lèvres..

— Je m'en doutais, que c'était un fils à papa, fit l'un d'eux.

Une femme entra.

— Qui c'est, le type qui est avec Yvon ? Je ne dis pas qu'ils se disputent, mais le vieux est tout en larmes et j'ai cru un instant qu'il allait se mettre à genoux sur le pavé. Et Yvon ! Parlez-moi d'un dur ! Jamais je n'ai vu un regard aussi sauvage dans un visage de pierre. Je crois bien qu'il aurait piétiné le vieux si l'autre s'était laissé tomber, comme la vieille loque qu'il est !

— Et puis ?

— Ils sont partis du côté du Noirdah, vers les rochers. Je lui en souhaite du plaisir, à Yvon, par ce dimanche de paie ! Comme compagnon de soulerie, il aurait pu trouver mieux !

— Tais-toi ! C'est sans doute son père.

En septembre, les jours se font plus courts. La nuit tombée, quand Monsieur le curé traversa la place, il fut tout étonné de voir un homme assis sur le socle du calvaire ou plutôt affalé, en masse sombre, au pied de la croix de grès. Il n'aimait pas que les hommes pris de boisson se servissent de la croix comme soutien. Il s'approcha.

— Eh bien, l'homme !

L'homme se leva. Le prêtre éberlué reconnut Lebrez.

— Si je m'attendais à vous trouver ici !

— Je vous demande pardon ; votre croix...

— Ce n'est pas ma croix, c'est celle de tout monde.

— C'est bien ce que je pensais, monsieur le curé. Mais je m'explique : j'ai donné rendez-vous à mon fils, ici. Je ne sais s'il viendra... mais s'il consent à rentrer avec moi à la maison, c'est ici qu'il doit me rejoindre. Il m'a dit qu'il viendrait... sans doute. J'ai peur qu'il ne se reprenne.

— Il a consenti à se repentir...

— Comment ?... Ah oui. Mais vous faites une confusion très compréhensible, monsieur le curé... je ne vous avais pas expliqué. Mais c'est moi qui suis venu me repentir et lui demander pardon.

Le pécheur écrasé de honte, monsieur, c'est moi !

— Mais lui...

— Lui est ma victime... oui, ce serait peut-être long à vous expliquer. Ne me regardez pas comme vous faites ; je n'ai rien bu et ne suis ivre que de honte. Je suis, monsieur, un gros homme d'affaires des plus connus en Bretagne... J'y jouis de l'estime de tous... à la ville, bien sûr. Mon fils notre unique fils grandi à la maison dans le respect le plus absolu.

dans l'admiration la plus délirante pour son père. Jusqu'au jour, monsieur le curé, où il a découvert sous le vernis quel homme j'étais réellement. Un joueur, un tricheur, un voleur, pour ne pas parler du reste. Ma pauvre femme... Bref, ce jour-là, j'ai vu en mon fils comme un homme qui s'effondre tout à coup, comme si un coup de feu avait été tiré sur lui à bout portant. Stupeur, honte, douleur, désespoir, j'ai vu tout cela sur son visage. Le soir, il avait quitté la maison. Tu ne me verras plus, avait-il écrit sur un bout de papier.

Il y a huit mois que je sais qu'il est ici. Un détective me l'a retrouvé. Je n'ai jamais osé venir le rechercher, Monsieur, sauf aujourd'hui.

— Ah ! Et qu'est-ce qui vous a finalement poussé à cette démarche qui, je m'en rends compte, a dû vous coûter ?

— Oh, monsieur, il en a coûté à mon orgueil, mais c'était chose due. Je ne dis pas que ça été facile. Je dois vous dire que dans ma détresse, je m'étais tourné vers Dieu qui ne m'a donné comme réponse que la croix ! un monument de miséricorde, comme je me plaisais à dire... et c'est juste. Mais un monument d'humiliation et là, comme imméritée ! Elle m'est devenue une contrainte insupportable, je puis dire cela à vous, vous comprendrez. J'ai dû céder. Humiliation devant Dieu, bien sûr, mais aussi devant celui que j'avais mortellement blessé... car je savais ce qui en était advenu d'Yvon.

J'ai lutté avec lui, pendant une heure par là ; dans la solitude, au milieu des rochers. Je pense que Dieu m'a pardonné, au nom de celui qui a souffert sur la croix. Je crois que ce même pardon est offert à mon fils, contre qui j'ai péché, mais qui a péché contre lui-même et contre Dieu. Tout est grâce ! Mais encore faut-il que lui-même en décide.

— Il le fera !

— La grâce de Dieu seule, j'en suis convaincu, peut agir sur la victime, comme sur le coupable, comme sur le justicier.

Et voici que l'heure approche, monsieur le curé, où je dois partir !

— Ah ! j'entends des pas.

Un homme s'approchait ; dans le crépuscule, on devinait qu'il portait sur l'épaule un coffre.

— Dépêchons-nous, dit-il, bourru, autrement nous risquons de manquer le train.

## Le frère guichetier

Nous l'appelions par plaisanterie notre frère Guichetier, et aussi pour la raison que je vais dire. On sait qu'un guichet est le nom qu'on donne à certaines portes, étroites, qui ne permettent le passage qu'à un homme à la fois, et qui sont découpées et ouvertes en des portes plus grandes et plus larges utilisées pour des allées et venues plus importantes, pour les voitures par exemple. Le guichet dont je parle était taillé dans une porte de prison.

Notre frère Guichetier méritait bien son nom aussi pour le soin qu'il mettait à indiquer à qui en avait besoin, la porte étroite de l'Évangile. Mais je ne veux pas anticiper.

Il était savetier de son état et son humble boutique s'ouvrait — c'était quasi une échoppe — vis-à-vis de la porte de la prison. Il avait mis en évidence à sa fenêtre un placard portant ces mots : « si vous sortez de prison, venez me voir ». C'était la façon de faire qu'il avait imaginée pour remplir son devoir de chré-

tien qui est d'être une lumière pour ceux qui marchent dans les ténèbres : car à tous les prisonniers libérés qui sur son invite venaient lui demander pourquoi il voulait les voir, flairant une aubaine possible, il prêchait l'Évangile et faisait cadeau d'un Nouveau Testament. « A vie nouvelle chemin nouveau ! et cette fois, prenez le bon ! » Généralement il recevait pour toute réponse des grossièretés et des injures.

Pourtant, cette fois-là, il eut le sentiment que ce serait une exception. L'homme — appelez-moi Jules — était encore assez jeune et l'empressement qu'il mit à s'asseoir sur un escabeau qu'il eut à désencombrer de vieilles godasses pour se faire une place et à porter sur lui un regard ouvert, sans aucun recul de sa part au seul nom de Jésus-Christ, avertit notre évangéliste tape-semelle que peut-être... sait-on jamais ?... une âme s'était ouverte à la bonne semence. Il fit ce qu'il put, c'est-à-dire qu'en peu de mots, il lui dit l'essentiel : voulez-vous refaire votre vie ? Alors prenez Jésus-Christ comme maître à vivre, et acceptez-le comme Sauveur. Il lui parla un long moment, lui mit entre les mains le livre qu'il lui donnait en cadeau, et l'invita à revenir le voir. L'autre promit et s'en alla. Il revint. Il avait trouvé du travail sur le Rivage (le quai du canal où l'on décharge les péniches) et une chambre, par là, en garni. Il vint à plusieurs reprises, le soir. Puis, il cessa.

Bizarre, se dit son ami, perplexe. J'avais bien cru... pourtant...

Au bout d'une quinzaine, il se mit à la recherche de Jules. Il était inquiet. Un pressentiment. Au Rivage, on le renseigna : allez donc voir à l'hôpital ! Peut-être vit-il encore ! On n'en sait pas plus.

Décidément notre frère guichetier avait toutes les raisons du monde d'être inquiet. Peut-être vit-il encore... On ne veut pas lui en dire plus...

A l'hôpital, une infirmière l'introduisit dans une grande salle et lui indiqua un lit. C'était lui. Vous savez lui dit-elle il est très faible et il a peu de chance d'en sortir. Ne le faites pas parler.

Jules ne parla pas, mais il reconnut son visiteur. Son visage s'illumina d'un large sourire et ses yeux brillèrent. Ses lèvres remuèrent, mais aucun son n'en sortit. Notre frère Guichetier lui serra la main, lui rappela en quelques mots les certitudes de la vie éternelle qui sont en Jésus-Christ, et demeura un long moment silencieux, gardant sa main dans la sienne. Quand il le vit endormi : il s'en alla. L'infirmière lui souffla à l'oreille : rixe de cabaret... ce qui fit sursauter notre ami. Il dit à la jeune femme : je reviendrai demain.

Il apprit le lendemain à l'hôpital que le malheureux était mort pendant la nuit. Quant on mit le corps en terre, il fut présent. Simplement il sortit un Nouveau Testament de sa poche en lut quelques versets et prononça le Notre Père. Il y avait à ses côtés deux ou trois hommes et une femme.

Puis, il s'en alla. Il était pesant dans sa démarche, incertain dans ses pensées, lourd, très lourd en son

cœur. Il avait le sentiment que dans ce mystère incompréhensible se cachait une faillite, pour lui, pour ce malheureux Jules repris par son vieux vice d'ivrognerie et de bagarre après boire. Pourtant, il lui avait semblé que chez lui la parole de l'Évangile avait agi comme la sève au printemps et qu'il y avait eu espérance de fruit dans ce qui avait l'apparence de bois mort. Il se souvenait de certains propos, de la joie toute enfantine de cet homme qui semblait avoir trouvé un trésor... Mort, et avec lui dans sa tombe un secret que Dieu seul a pu démêler...

Vers le soir, il reçut une visite.

— Madame... mais il me semble vous reconnaître. Vous étiez au cimetière ce matin...

— Oui, dit-elle.

— Pas beaucoup d'amis pour accompagner ce pauvre Jules à son dernier emménagement.

— Vous vous trompez, dit-elle. Vous m'avez vue et deux ou trois autres, près de la tombe. Vous n'avez pas remarqué les autres, épars dans le cimetière derrière les monuments. Ils ne voulaient pas se faire voir. Mais ils ont entendu ce que vous avez lu, le récit du brigand mourant sur une autre croix : ...Seigneur, souviens-toi de moi... et Jésus qui répond : aujourd'hui même tu seras avec moi dans le paradis. Alors je suis venue.

Je ne vous dirai pas mon nom. Qui je suis importe peu : une pauvre femme, une femme de rien. Jules et moi on a été ensemble pendant des ans. Quand il est sorti

de prison il y a quelques semaines, il est venu me dire : « nous deux, comme autrefois, c'est fini. J'ai rencontré Jésus-Christ, ça ne peut plus aller, comme avant ». Rien n'y a fait, rien n'aurait pu faire : il avait rencontré, comme il disait, Jésus-Christ. Ça m'avait d'abord fait rire de l'entendre parler ainsi ; puis j'ai vu que c'était sérieux. Alors, je n'ai plus rigolé.

Seulement, il a dit la même chose aux autres... enfin, je n'ai pas à dire qui. Ils ont rigolé aussi. Puis, ils l'ont pris à partie pour les choses qu'il disait. Je ne dis pas qu'il jouait au curé, mais il mettait du Bon Dieu dans tout ce qu'il disait, et dans tout ce qu'on faisait, aussi, ou qu'on voulait faire. Je peux bien vous le dire, il faisait trop de sermons, et dans sa bouche ça faisait tout drôle.

Il y en a un qui a voulu le faire taire. Mais Jules, il n'était pas d'une race d'homme qu'on fait taire par la frousse. C'est plutôt le contraire. Les menaces le faisaient parler encore plus fort, juste autant qu'il fallait, et, même plus que nécessaire. Il n'y allait pas de main morte. La croix qui te sauve elle te condamnera, qu'il disait souvent même que je n'y ai rien compris. Et puis d'autres choses encore dont je ne me souviens plus. Le résultat, ç'a été le coup qui était de trop. Vous savez la suite, et aussi la fin.

— On m'avait dit qu'il y avait eu rixe de cabaret.

— Dans une rixe, on est au moins deux. Là, il n'y en avait qu'un qui frappait. J'oserais dire que Jules,

lui, au lieu de frapper, il marmonnait comme une prière. Quand on l'a ramassé pour l'étendre sur une table, il a dit : ne dites rien, les copains. Il ferait de la prison. C'est mauvais, la prison. Mais dites-lui, à lui qui m'a saigné, que je lui donne rendez-vous devant le trône de Dieu ; et qu'on s'y rendra ensemble, en copains. Autant dire qu'il pardonnait. Je ne dis pas que c'était du Jules tout craché, mais du Jules nouvelle tournure. Avant tout ça, c'était un dur.

— Pourquoi êtes-vous venue me voir ?

— Jules m'a parlé de vous. Il a parlé de vous aux autres, aussi. Il disait comme ça, Jules : « on n'a pas le droit de se sauver tout seul. Une parole qui m'a fait du bien je veux la partager, comme un morceau de pain entre gens qui ont faim ». Et puis, il y en a comme moi qui voudraient que ça change. On n'était pas que trois au cimetière quand on l'a mis dans le trou. Je vous l'ai déjà dit. Il nous avait donné comme une sorte de désir pour quelque chose hors de notre portée : une vie propre, peut-être.

Nous vivons... je vous dis ça, mais je sens que je puis parler librement ici... nous vivons sous comme qui dirait un poids de honte, de haine, de mépris, de peur, tout ça ensemble, mélangé. Ça nous est dû, et on y va carrément. Je parle des autres, de ceux qui nous entourent. Qui ont peur de nous. Nous, tout cela, on le sent. Alors, Jules il nous a parlé d'amour. Dieu, il disait, ce n'est pas un gendarme qui se cache pour nous surprendre tout à coup et nous mettre les bracelets. Il disait : la croix, c'est lui qui l'a voulue

pour lui-même, comme pour nous l'épargner. On ne peut pas mépriser un amour qui a voulu ça et qui l'a fait. Si on passe et qu'on ne fait rien, c'est quasi un suicide. La main de Dieu ça se prend. Il faut être honnête. Si on écoppe un jour, c'est qu'on aura laissé passer l'occasion.

Il faut sortir de là, qu'il aimait à dire. Nous ne valons pas les quatre planches qui nous serviront un jour de dernière chemise et pourtant il a donné sa vie pour nous !

Alors, on lui disait : rais-toi, Jules. La religion, c'est pas pour nous mais pour les gens bien qui ont table garnie tous les jours pour communier, un bon lit pour dormir, et des coups de chapeau dans la rue quand ils rencontrent quelqu'un. Il répondait : moi, je suis un de parmi vous, mais Dieu s'est penché sur moi comme on ramasserait un billet de banque qui traîne dans le ruisseau et tout souillé de boue. Il m'a dit : Jules, t'es pas venu au monde pour ça. Jules, je vais mettre en toi assez d'espérance et assez de joie pour que tu puisses partager avec les copains. Dis-leur que pour eux aussi il y a la vie possible dans la lumière, le respect et dans la joie de Dieu. Jules, je t'ai retiré du trou pour que tu tires les autres aussi de la misère où ils piétinent en rond

Monsieur, c'est pour tout cela qu'ils étaient une bonne dizaine au cimetière, cachés, pour lui dire adieu, dans le souvenir de l'espérance qu'il avait fait se lever en eux comme l'aurore au matin !

— Je veux aller leur parler, du Dieu de Jules.

— N'y allez pas. Ils ne veulent pas être connus. Mais, si vous voulez, dites-moi ce que je leur répéterai. Comme disait Jules, le Dieu qui a fait briller sa lumière au Calvaire l'a fait briller assez haut pour que tout le monde la voie. Mais nous, on ne nous a jamais appris à voir, on n'a jamais ouvert nos yeux sur ça.

## Cadeau de Noël

Pour fêter Noël, il faut avoir le cœur léger, et ce qui fait la légèreté du cœur, c'est la générosité. C'est ce que s'était dit M. Lemerrier et redit à plusieurs reprises en ce matin de veille de Noël, dans la perspective de l'achat des cadeaux. J'appelle M. Lemerrier comme ça, mais ce n'est pas son nom véritable ; ça n'a pas d'importance. Il fit donc en bonne conscience forte dépense et tout et tout ; mais quand il eut tout acheté, il ne s'en trouva pas plus heureux et moins lourd pour autant. Noël a menti, se dit-il, et il en resta là.

La joie ne s'achète pas, ni ne se récolte pas comme la manne au désert : il lui faut un bien autre mystère. Quand les enfants, Jeanne et Isabelle, eurent joui de la crèche qui leur était destinée, et mangé les chocolats entortillés de papier d'argent et suspendus aux branches du sapin, quand Jacques eut pincé les cordes de sa guitare électrique et Jean eut palpé l'acier de sa paire de patins ; quand maman eut

pour la centième fois contemplé la finesse du bracelet d'or fin qui enserrait, depuis que les bougies étaient allumées, son poignet délicat ; quand monsieur eut, une fois encore et pour la satisfaction de tous, sorti de son gousset le briquet en or, marqué à son chiffre, que la communauté familiale lui avait acheté, chacun se dit : il manque encore quelque chose. Quoi, personne ne le savait. Les petits dirent : il manque encore le gâteau qu'on mangera tout à l'heure, après la procession des bougies. Mais les petits, ça ne sait pas.

Tout le monde était content ou paraissait l'être. On chantait et toutes les bougies de l'arbre se redoublaient en leurs reflets dans les yeux des enfants. Là dessus, M. Lemer cier se retira sur la pointe des pieds, et enfila le couloir qui conduit à sa bibliothèque. Où il s'enferma.

Tout ce bruit me fatigue, se dit-il, comme s'il avait besoin à ses propres yeux d'excuses et de raisons ; il aurait pu ajouter, sans pour autant se tromper : tout cela est joie de commande, si ce n'est pas, comme tout ici bas, un produit commercial. J'ai fait ma part.

Il tendit l'oreille, par acquit de conscience, aux derniers accents d'un chant de Noël clamé par les enfants puis ferma la porte. Il bourra sa pipe et s'affala dans un fauteuil, à peu de distance d'un rayon de bibliothèque aux titres duquel il sourit comme il faisait toujours avant de faire fonctionner le

mécanisme qui changeait le festin de l'esprit promis sous le nom de classiques fameux, en un bar secret où s'entassaient les liqueurs les plus fines et les plus renommées, et deux ou trois verres de cristal. M. Jean-Paul Lemerancier avait le goût des joies raffinées d'autant plus qu'il les voulait solitaires. En somme, c'est tout ceci qui manquait à sa joie de Noël ! Peut-être bien que oui, peut-être bien que non. S'étant restauré, il s'étudia assez pour découvrir que c'était encore une illusion. Mais faut-il s'obstiner à chercher la joie de Noël ? N'est-elle pas une de ces grandes fables qui mènent le monde.

Des fragments de rire venaient jusqu'à lui, se glissant sans doute sous la porte. Il se dit : il faut être enfant pour être heureux ; mas ça, passé l'âge, c'est paradis perdu ! Nous, les adultes, nous vivons dans le mensonge, le mensonge que nous fabriquons pour notre usage personnel. Comme ce whisky, d'ailleurs, ou ces liqueurs à la mode, réputées pour créer au ventre de la joie et du bonheur de vivre.

Tout en humant son verre, M. Lemerancier découvrait, sans doute parce qu'aujourd'hui c'était Noël, que le bonheur est ailleurs. Mais pour le moment, profitons de celui-ci, si faux qu'il puisse être !

La porte s'entr'ouvrit.

— Papa, dit la voix d'Isabelle, maman dit qu'il faut venir : on va manger le gâteau.

Il grogna quelque chose qui ne voulait rien dire,

mais que l'enfant sans doute accepta comme un signe d'assentiment.

— Absurde, cette idée d'un gâteau qu'on mange ensemble en signe de joie commune et de bon vouloir réciproque. Evidemment, à Noël, on se sent tous ensemble dans une joie unique. Au moins on devrait.

Il s'arrêta de penser à ce moment, constatant que pour sa joie et sa satisfaction personnelle, il faisait bande à part.

C'est comme cette routine annuelle de faire plusieurs fois le tour du sapin une chandelle allumée à la main en chantant un cantique, comme si réellement on cherchait, dans la nuit, l'étable où dort le petit enfant ! Qu'on cesse donc ces simagrées qui ne riment à rien !

Il se souvint d'une réflexion de sa femme à qui, l'année précédente ou celle d'avant, il avait fait cette remarque. Elle lui avait répondu : peut-être est-ce absurde de chercher ensemble Jésus enfant, ce le serait moins si on recherchait ensemble une enfance en Jésus. Après tout, à Noël, nous nous remettons en pensée au commencement d'un monde nouveau !

Il remâcha cette phrase qui, chose étonnante, lui était demeurée intacte dans la mémoire, en se servant un nouveau verre de whisky. Redevenir enfant, recommencer tout ! absurde ! rêverie de Noël ! Il faudrait bien donner au père de Noël des pouvoirs surnaturels !

Il se reprocha de penser au père Noël, autre image de ce que, secrètement, il appelait la farce de Noël !

De nouveau, la porte s'ouvrit. Cette fois-ci c'était sa femme, Monique.

— Ecoute, Jean-Paul, les enfants s'impatientent. Tu sais bien, le gâteau de Noël !

— Mangez-le sans moi !

— Mais sa raison d'être est qu'on le mange ensemble ! Tu sais bien...

— Gâteau, gâteau ! J'ai ma gâterie, moi !

— Je sais bien, fit-elle en jetant un regard sur le petit placard ouvert. Tu pourrais bien la sacrifier en un soir comme celui-ci ! Ce n'est pas tous les jours Noël !

— Heureusement ! Dis aux enfants, reprit-il, que je ne suis pas très bien, et qu'ils fassent tout sans moi !

— Jean-Paul ! Peut-être permettras-tu alors que nous venions ici la manger avec toi !

— J'ai la migraine ! te dis-je.

Elle le regarda en silence. Il se reprit, honteux d'un mensonge dont elle ne pouvait être dupe.

— Ce n'est pas la migraine, non ; mais le cœur n'y est pas. Je suis libre, après tout !

Et comme elle ne bougeait pas mais recherchait son regard qui fuyait :

— Faites comme vous voulez, finit-il par dire, migraine ou pas migraine.

Au vrai, il en avait assez, jusqu'à en avoir honte, de la comédie qu'il jouait et qui ne rimait à rien, sinon à traduire son malaise profond. Il se hâta de replacer dans le petit placard verres et flacons.

Et puis, non, se dit-il, pas cet autre mensonge. Aussi bien, ils savent tous ce qui en est !

Il étala sur le guéridon tout le contenu du placard secret, et il s'assit. Il venait de faire, devant sa femme, une exhibition de lui-même fort contestable : il en était irrité. Après tout, ce petit monde qui venait vers lui l'aimait, et lui-même ressentait pour eux tous une affection démesurée ! Pouvait-il comprendre quelque chose à sa propre folie ? Ce n'était pas son amour du whisky, c'était quelque chose de bien plus profond, il le sentait, il le savait, et ça se manifestait à un moment bien inopportun ! C'est vrai, il se voulait seul, parce qu'au fond, lui seul comptait ! Il les aimait tous, sincèrement, mais s'aimait lui-même davantage ! C'était sa tare secrète, comme ça l'est pour bien des gens ! Ce n'est d'ailleurs pas une raison !

M. Jean-Paul Lemercier était furieux contre lui-même, et c'est engoncé dans son fauteuil qu'il attendit que s'ouvrît la porte. Déjà des voix enfantines annonçaient l'arrivée :

Dans le silence de la nuit  
Approchons de l'hôtellerie.  
L'enfant dort auprès de Marie,  
Entrons sans bruit. Entrons sans bruit.

La porte s'était ouverte : apparut Isabelle, la plus petite, portant à bout de bras la bougie allumée. Puis, ce fut Jeanne, de deux ans plus âgée ; puis Jean, 10 ans et Jacques, l'aîné 12 ans. Monique, la maman, suivait, portant sur un plat la galette dorée qu'elle avait confectionnée elle-même, pour que Noël ne soit pas tout entier acheté.

Aux lueurs d'un pâle flambeau  
Contemplons le Sauveur du monde ;  
Dans son humilité profonde,  
Comme il est beau, comme il est beau !

La procession fit lentement le tour de la bibliothèque, puis entama un second tour. Le père s'était levé, irrésistiblement mu par une force qu'il jugea lui-même être autre chose qu'un besoin d'imitation. Cependant le chant des enfants continuait :

Hélas ! ce doux enfant qui dort  
Sera l'Agneau du sacrifice  
Si vous saviez par quel supplice,  
Et quelle mort, Et quelle mort !  
Le ciel lui-même est étonné  
Qu'un si grand amour se révèle !  
Portons-en partout la nouvelle :  
Jésus est né ! Jésus est né !

Le chant s'éteignit et chacun s'immobilisa. C'est alors que la petite Isabelle se détacha du groupe et récita : voici, je vous annonce une bonne nouvelle qui sera pour tout le peuple la cause d'une grande joie ; c'est qu'aujourd'hui dans la ville de David, un Sauveur vous est né !

M. Jean-Paul Lemercier sentit quelque chose lui monter à la gorge et le serrer. Il se maîtrisa. Sa femme lui présenta le couteau, ayant placé le plat et le gâteau sur une table, par dessus un tas de pape-rasse.

— Est-ce toi qui découpes ou est-ce moi ?

— C'est moi, fit-il brusquement ; ne suis-je pas le chef de famille ?

Il prit le couteau.

— Mais d'abord, dit-il, je désire annoncer un cadeau que je veux vous faire, et que je n'ai pas acheté dans une boutique.

— Ah !

— A vous enfants je veux donner un père qui ne soit pas au rabais, et à toi, Monique, un mari à part entière.

Ce disant, il alla à la fenêtre qui donne sur la cour et l'ouvrit, puis il se dirigea vers la bibliothèque au rayon secret, et au guéridon qui lui était proche. Il retira et saisit à pleines mains flacons et carafes, et

verres au long pied, et d'un geste souverain, il lança tout par la fenêtre ; il dut y revenir à plusieurs fois. Ce fut dans la cour un beau vacarme de cristal brisé, de bouteilles fracassées et de glou-glous précipités.

Puis il se tourna vers les siens qui assistaient muets au massacre. Il vit dans les yeux de tous les larmes qui brillaient comme autant de lumières surnaturelles, comme le sont les bougies sur le sapin. Alors lui aussi se mit à pleurer. Tant il est vrai que la joie aussi a besoin de larmes pour s'exprimer.

## Monsieur Hippolyte

Un jour que je l'avais appelé M. Hippolyte, car c'est son nom, et non Lenoir comme d'ordinaire, il m'avait regardé d'un air suppliant. Je compris à ce regard qu'il conservait quelque rancune au cœur contre cette humeur extravagante qui avait poussé ses parents, lors de sa naissance, à lui donner un nom relevant de la mythologie grecque. Mais je devais apprendre par la suite qu'il y avait d'autres raisons au caractère assez sauvage que nous étions tous d'accord pour reconnaître à notre ami. Sauvage ! C'est le mot employé par sa femme quand elle me téléphona il y a quelques jours, à propos de lui.

— Mon cher ami, Hippolyte n'est pas rentré hier soir. Je le soupçonne encore en proie à son noir cafard, ce que vous appelez sa neurasthénie. Aidez-moi, tâchez de savoir où il est parti ! Il est d'un sauvage !

— Madame, ce n'est pas la première fois...

— Je sais bien ! Venez me voir, j'ai quelques explications à vous donner que je ne puis livrer au téléphone. Ça vous aidera à comprendre.

Je trouvai la femme de mon ami fort troublée.

— Qu'aviez-vous donc à me révéler ? demandai-je après avoir tenté par quelques paroles banales, à dissiper l'angoisse manifeste en laquelle je la voyais plongée.

— Je vais vous confier ce qu'il m'a dit il y a quelques jours. Je n'en parle qu'à vous parce que vous êtes son ami intime, et un chrétien capable de lui faire du bien, car c'est de cela qu'il a besoin.

— Madame, un chrétien, je veux bien, mais ce n'est pas un titre méritoire. Je suis disciple de...

— Evidemment ! mais ce que les hommes savent du Seigneur, ils le savent parce que ses disciples ont parlé. Vous parlerez à Hippolyte et je sais que ça lui fera du bien.

— Je vous écoute ; mais je ne voudrais pas fauter par indiscretion vis-à-vis de votre mari.

Elle haussa les épaules.

— Si j'allais voir un psychiâtre, je lui dirais tout. Mon mari a l'âme malade. Un chrétien d'expérience en sait autant qu'un psychiâtre sur certaines questions. Je dirai à Hippolyte que je vous ai tout raconté.

— Comme vous voudrez !

Quelques instants plus tard...

— Mon mari est le meilleur homme du monde et vous le savez. Le seul défaut que je lui aie connu est d'être d'humeur sauvage. C'est ce que je disais avant de savoir, et que je ne puis plus dire maintenant que je sais.

— Ah ! Et que savez-vous ? Excusez...

— En deux mots — cela remonte à une vingtaine d'années — mon mari a commis une faute, ou une erreur, ou a manqué à un devoir... je pense qu'il ne sait plus très bien quoi, mais il se sent coupable, il se sait coupable, et il est malheureux comme les pierres. Il vous dira lui-même quoi, s'il le veut. En tout cas, c'est quelque chose qui le travaille.

— Mais même si c'est vrai, et s'il n'est pas scrupuleux d'une façon morbide, à tout péché miséricorde !

— C'est ce que je me tue à lui dire, depuis qu'il m'a tout raconté. Depuis vingt ans qu'il est tourmenté par ce souvenir, vous concevez quels ravages cela a pu causer dans son âme délicate. Alors, et tout naturellement, tout s'en ressent. Il est sombre, recherche la solitude, fuit les regards d'autrui, se livre peu à la conversation.

— Mais enfin, a-t-il offensé quelqu'un avec qui

il ne puisse s'expliquer et, le cas échéant, à qui il puisse demander pardon ?

— La personne en question est morte depuis longtemps.

— Mais votre mari est un chrétien ! Dieu est celui qui rend à l'âme sa paix, et si la croix nous apprend quelque chose c'est bien que le passé est mort et qu'il n'a plus à peser sur notre vie ! Nous vivons pour l'avenir. Le pardon de Dieu est quand même quelque chose qui compte ! Si cela ne signifie pas une libération totale à l'égard du passé, de ses défaillances, de ses défaites, alors à quoi bon !

— Mais tout cela il le sait, mon cher ami ; il en parle comme de quelque chose dont il est sûr.

— Mais alors ?

— Alors ? Je ne sais pas. Il y a quelque chose sans doute qu'il n'a pas compris mais que je suis incapable de découvrir. Par ailleurs, Hippolyte connaît sa Bible mieux que moi, et je n'ai rien à lui apprendre.

— Moi, je sais ou je devine : il sait tout ce que l'homme peut savoir, théoriquement du moins, de la grâce de Dieu, mais de cette grâce, il ne possède pas tout ce qu'on peut en saisir par la foi, La grâce nous sauve si la foi s'en saisit et en vit. Dieu fait sa part, l'homme doit faire la sienne.

— Vous avez sans doute raison, mais faites-le lui entendre !

\*  
\*\*

A trois jours de là, Hippolyte Lenoir frappa à ma porte.

— Ma femme m'a dit que vous désiriez me parler ?

— Vous voilà donc rentré !

— Oui, depuis hier. Je suis allé me détendre l'esprit en livrant mes pensées aux vents de l'océan, au bruit des vagues contre les rochers.

— Entrez.

— Mon cher Lenoir, lui dis-je quand nous fûmes installés au soleil devant la pelouse, notre amitié qui m'est précieuse m'a poussé à demander à Mme Lenoir votre femme quel tourment secret vous minait. J'ai peut-être été indiscret, mais...

— Ma femme m'a tout raconté. Elle a bien fait de parler de moi comme elle a fait. Je suis venu à cause de l'estime que j'ai pour vous ; mais je ne crois pas...

— Causer fraternellement sur un souci commun n'a jamais fait de mal à personne. Ce qui vous afflige m'afflige, et je suis persuadé que la réciproque est vraie. Votre fardeau est le mien : portons-le

ensemble. N'oubliez pas la parole de l'apôtre qui nous invite à « porter les fardeaux les uns des autres »<sup>1</sup>.

— Je sais ; il dit aussi : « chacun portera son propre fardeau »<sup>1</sup>. Or, le mien, je suis seul à devoir le porter et à pouvoir le faire. Ne me questionnez pas : je vais tout vous dire.

Peu importe la faute que j'ai commise. Il y a bien longtemps... L'homme à qui j'ai fait tort est mort. Je ne puis rien réparer. Je pense qu'avant de mourir il m'avait pardonné. Je pense aussi que Dieu m'a pardonné.

— Alors ?

— Mais moi, je ne me le suis pas pardonné. Tout est là. C'est comme ça ! Que puis-je dire de plus ? Tous les arguments du monde ne peuvent faire que j'ai trahi une amitié, que j'ai menti, que j'ai fait souffrir, que je me suis diminué jusqu'à n'être plus rien.

— Alors, vous vous châtiez vous-même ?

— Je me méprise : c'est le pire du pire. Je me dégoûte. Il y a vingt ans que ça s'est passé, et c'est pis qu'au début. Je me tiens pour un lâche, un faux chrétien. Je suis lucide, je vois choses et gens comme ils sont. Je refuse de me blanchir moi-même, même si Dieu me blanchit à ses propres yeux, par miséricorde. Tout est devoir de sincérité, en ce qui me concerne.

---

<sup>1</sup> Galates 6 : 2 et 5.

— Mais c'est manque de foi !

— Je ne vois pas.

— L'Écriture affirme, après la mort et la résurrection de Jésus, que toutes choses sont devenues nouvelles. Ce que Paul disait du monde, vaut pour autant pour le passé<sup>2</sup> ...la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, par qui le passé est crucifié pour moi, comme moi je le suis pour le passé. Qu'il cesse donc d'avoir mainmise sur nous ! Nous appartenons désormais à la vie qui vient, et non plus à celle qui est finie.

— Mais la croix, pour moi, est autre chose... excusez-moi. C'est la mort du Christ qui me condamne. C'est mon péché qui l'a cloué là... avec celui des autres, naturellement. Cela ne diminue pas ma part.

— Vous n'avez de vue que sur un côté des choses, une part de l'événement. Vous jugez du poids de votre péché à l'ampleur de la souffrance : que ne voyiez-vous du même regard l'ampleur de son amour et de son pardon dans la rigueur du sacrifice ! Là où le péché abonde la grâce surabonde ! Sa grâce ! c'est-à-dire sa vie qui se donne à vous afin qu'elle devienne en vous puissance de résurrection et de vie. Il n'y a pas pardon seulement mais don de puissance de vie créatrice, et, de ce fait, don d'un dignité nouvelle.

---

<sup>2</sup> Galates 6 : 14.

— Puissiez-vous dire vrai ! Je vais raconter tout cela à ma femme.

— Elle s'en réjouira avec vous !

— Je pense plutôt que ce sera moi avec elle. Ma femme est beaucoup plus forte que moi, savez-vous !

## SOMMAIRE

---

Les Carnets de Croire et Servir .....	4
Avant Propos .....	7
Côte sauvage .....	9
Grâce opérante .....	16
La rançon .....	24
Pauvre fou! .....	31
Le poids du silence .....	39
L'autre .....	46
Au Calvaire de Kervoec .....	54
Le frère guichetier .....	63
Cadeau de Noël .....	71
Monsieur Hippolyte .....	80

LES CARNETS de CROIRE ET SERVIR  
Rédaction-administration : 123 avenue du Maine  
PARIS 14<sup>e</sup> — C.C.P. PARIS 70 27 29.

Parution trimestrielle : Décembre 1970.

Supplément à « Croire et Servir ».

Abonnement annuel, jumelé avec le journal :  
France : 12 f. — Belgique 130 frs.  
Autres pays : 14 frs.

Directeur de la publication : **André Thobois.**